



Ces écrivains qui donnent leurs brouillons à la BnF



Laurence Engel
Présidente de la
Bibliothèque nationale
de France

Ce numéro de *Chroniques* fait la part belle aux collections de la Bibliothèque et à l'enrichissement de ce patrimoine qui appartient à tous, en proposant un dossier qui retrace l'histoire des dons faits par les écrivains à l'institution. Dans le sillage de Victor Hugo, qui a légué l'ensemble de ses manuscrits et ses dessins à la Bibliothèque nationale, quantité d'auteurs ont contribué à enrichir ses fonds des brouillons, notes préparatoires et manuscrits de leurs œuvres. Parmi eux, Annie Ernaux, prix Nobel 2022, et Wajdi Mouawad, dramaturge et directeur du Théâtre de La Colline, ont accepté d'évoquer le sens qu'ils donnent à ce geste. Un geste qui fait de la BnF un lieu sensible, émouvant, impressionnant et essentiel pour la connaissance des œuvres ! Il n'est d'ailleurs pas réservé aux seuls écrivains, comme l'illustre, en galerie des Donateurs, l'exposition *Bérurier Noir*, consacrée aux archives du groupe punk données au département de la Musique en 2021 par deux de ses membres, ou le legs du mathématicien Alexandre Grothendieck, qui a confié ses papiers à la BnF, ou encore le récent don d'estampes de l'artiste Claude Garache.

Leurs archives voisinent désormais avec les fonds immenses de manuscrits enluminés où sera accueilli le Bréviaire de Charles V acquis par la BnF grâce à la générosité de vos dons ; soyez-en ici remerciés de tout cœur.

Par ailleurs certains de ces ouvrages rares et précieux, certaines de ces estampes et de ces objets sortent des réserves pour l'exposition *L'invention de la Renaissance. L'humaniste, le prince et l'artiste* présentée sur le site Richelieu. En mettant en dialogue le livre avec d'autres supports comme les peintures, les estampes, les cartes, les monnaies, l'exposition retrace la naissance, entre le XIV^e et le XVI^e siècles, de la culture que l'on appellera bien plus tard « humaniste ». C'est ainsi qu'est venu au jour un nouveau monde dont les valeurs fondatrices continuent d'infuser dans le nôtre. Puissent-elles particulièrement éclairer cette année 2024, que je souhaite à chacun d'entre vous la meilleure possible. ☺

Les illustrations en couverture et aux pages 4 et 5 ont été créées pour *Chroniques* par Sandrine Martin. Illustratrice et autrice de bandes dessinées (*Émotive* en 2023, *Chez toi* en 2021 ou encore *Niki de Saint-Phalle : le jardin des secrets* en 2014), elle a passé plusieurs mois à la BnF dans le cadre de la résidence bande dessinée de la Fondation Simone et Cino Del Duca (voir p. 24-25).

Page de droite
Affiche du Trophée Presse Citron 2024. Organisé en partenariat entre l'École Estienne, la BnF et la Mairie du 13^e, le Trophée Presse Citron BnF est un concours ouvert aux étudiants et dessinateurs professionnels. Il a pour objectif de soutenir la liberté d'expression grâce au dessin de presse.

Le sens du don

4	Grand angle Ces écrivains qui donnent leurs brouillons à la BnF Entretien avec Annie Ernaux Entretien avec Wajdi Mouawad
12	
14	
16	Expositions <i>La photographie à tout prix</i> <i>Même pas mort !</i> <i>Archives de Bérurier Noir</i> <i>L'invention de la Renaissance.</i> <i>L'humaniste, le prince et l'artiste</i>
18	
20	
24	Actualités Sandrine Martin, résidente BD 14 ans, nouvel âge d'accès à la bibliothèque tous publics du site François-Mitterrand
26	
27	Autour du musée Quoi de neuf en galerie Mazarin ? Étienne Klein, résident musée Cours de numismatique et d'archéologie
28	
29	
24	Manifestations Archéologie du sport Le Moyen Âge revisité Les peuples autochtones et l'anthropocène
31	
32	
33	Collections Don des archives de Barbara Hommage à la photographe Marie-Laure de Decker Claude Lê-Anh, photographier la danse et le théâtre Entretien avec le peintre et graveur Claude Garache Manuscrits du mathématicien Alexandre Grothendieck
34	
36	
37	
38	
40	Échos de recherche Les skyblogs au service de la science William Besserer, musicien chercheur associé au département Son, vidéo, multimédia Camille Napolitano, chercheuse associée au département Droit, économie, politique
42	
44	
46	Éditions La Bibliothèque des illustres

Hommage

Disparition d'Emmanuel Le Roy Ladurie (1929-2023)

Historien de l'époque moderne et du climat, professeur au Collège de France, Emmanuel Le Roy Ladurie a été pendant plus de cinquante ans une figure majeure du paysage intellectuel français. Administrateur général de la Bibliothèque nationale entre 1987 et 1994, il s'est engagé avec passion dans la conception et la réalisation de la nouvelle bibliothèque décidée par le président François Mitterrand. Toujours soucieux de l'amélioration de l'accueil du public, il a aussi joué un rôle essentiel dans l'informatisation des catalogues de la Bibliothèque, première étape de sa transformation et de son adaptation à l'ère numérique.

Nouveau service

BnF-Prêt numérique

Le Cœur synthétique de Chloé Delaume, *La Photographie, histoire et contre-histoire* de François Brunet, *Rencontres avec des écolos remarquables* de Frédéric Denhes et de nombreux autres titres récents peuvent désormais être empruntés au format numérique par tout détenteur d'un Pass lecture/culture ou d'un Pass recherche de la BnF. Avec quelque 13 000 ouvrages à ce jour, le catalogue disponible sur le portail BnF-Prêt numérique couvre tous les grands domaines de l'édition : grands classiques, théâtre, poésie mais aussi livres d'histoire, de philosophie ou d'économie, récits de voyage, sélections pour la jeunesse, bandes dessinées.

pret.bnf.fr

« Je pourrais rester en exil toute ma vie, mais je sais une chose : ce que j'ai écrit et qui m'est le plus cher, mes "papiers", sont chez eux à la BnF. »

Wajdi Mouawad

(voir page 14)



Étudier à la BnF

Accueil des jeunes à partir de 14 ans

Depuis début 2024, la bibliothèque tous publics du site François-Mitterrand ouvre ses portes aux jeunes à partir de 14 ans. L'inscription au Pass lecture/culture, qui nécessite une autorisation parentale, est gratuite pendant un an pour tout adolescent entre 14 et 16 ans, puis peut être financée via le Pass du ministère de la Culture. Des ressources documentaires (usuels, annales) et des ateliers d'initiation à la documentation sont proposés par la Bibliothèque autour des programmes du brevet des collèges.



CEs ÉCRIVAINS qui DONNENT LEURS BROUILLONS À LA BnF

Certains les brûlent ou les jettent, les entassent sommairement, les classent avec soin ou s'inquiètent de leur devenir. D'autres font le choix de faire don des brouillons et manuscrits de leurs écrits à la BnF.

Illustration : Sandrine Martin - Photos : Marie Hamel

« Tout ce qui a été écrit ou dessiné par moi... »

Dans le sillage de Victor Hugo, qui lègue à la Bibliothèque nationale l'intégralité de ses manuscrits, nombreux sont les écrivains qui ont choisi, de leur vivant, de faire don de leurs documents de travail, notes préparatoires, journaux ou correspondances. L'histoire de ce geste éclaire la constitution d'une partie des collections de la BnF depuis la fin du XIX^e siècle.

Victor Hugo et Bérurier Noir ont au moins deux points communs. Le premier, avoir transporté une malle tout au long de leur parcours. Celle où l'écrivain conservait ses manuscrits, emmenée avec lui en exil à Jersey puis Guernesey, et celle dans laquelle le groupe punk déposait les masques, crocs de boucher et autres accessoires de scène utilisés pendant ses légendaires concerts des années 1980, aujourd'hui exposée en galerie des Donateurs (voir p. 18). Le second, avoir fait don du contenu de leur malle à la Bibliothèque. Quand en 1881 l'auteur de *La Légende des siècles* note dans le codicille à son testament qu'il « donne tout ce qui a été écrit ou dessiné par [lui] à la Bibliothèque nationale, qui sera un jour la bibliothèque des États-Unis d'Europe », il est peut-être loin d'imaginer qu'il inaugure là une démarche effectuée après lui par de nombreux hommes et femmes de lettres – romanciers, poètes, dramaturges, mais aussi historiens, philosophes, sociologues ou scientifiques. Et que celle-ci sera reprise ensuite par divers artistes, qu'ils soient photographes, plasticiens, vidéastes ou musiciens.

Le legs Hugo, geste fondateur

Ces deux lignes testamentaires marquent un tournant dans l'histoire. Elles entérinent une évolution du rapport des écrivains à leurs documents de travail, entamée près d'un siècle plus tôt au moment où le statut de l'auteur se transforme avec la naissance de la propriété intellectuelle. Avant le XVIII^e siècle, très peu de manuscrits et brouillons sont conservés. Jean-Jacques Rousseau est l'un des premiers à les garder précieusement, suivi par Chateaubriand et Lamartine. « Mais Hugo, lui, ne se contente pas de conserver ses papiers : il organise la postérité de ses archives, dont il entend éviter la disparition », explique Guillaume Fau, directeur du département des Manuscrits. Dans les années qui suivent, plusieurs autres legs d'écrivains viennent enrichir les collections, à commencer par celui d'Ernest Renan, dont les manuscrits entrent à la Bibliothèque nationale en 1894,

suivi par celui d'Émile Zola en 1904.

Portée par l'intérêt croissant des chercheurs pour les brouillons et ébauches sur lesquels s'appuiera la critique génétique des textes, la Bibliothèque nationale adopte, au cours du XX^e siècle, une politique d'acquisitions

de manuscrits modernes et contemporains. Elle complète progressivement les lacunes de ses collections. La constitution des fonds Flaubert et Proust par achats successifs tout au long du XX^e siècle marque son histoire. Parallèlement, les legs se succèdent, de Léopold Sédar Senghor en 1979 à Alexandre Grothendieck (voir p. 38), en passant par Julien Gracq en 2008.

Il faut cependant attendre la deuxième moitié du XX^e siècle pour que des manuscrits rejoignent massivement les collections de la BnF du vivant de leur auteur. Dans les années 1950, Roger Martin du Gard inaugure cette démarche en prenant contact avec la Bibliothèque. Puis Paul Morand fait don de ses écrits personnels au début des années 1970, tout en déposant également des documents aux archives de l'Académie française et à la bibliothèque de Lausanne. Edmond Jabès confie ses manuscrits et dessins en 1990, un an avant sa mort. Suivent de nombreux autres, parmi lesquels Hélène Cixous à partir de 2000, Jacques Julliard en 2005, Michel Butor en 2009, Gérard Macé en 2016, Simone Schwarz-Bart en 2017, Pascal Quignard en 2019 ou Marie-Hélène Lafon en 2022.

Frapper à la porte des auteurs

S'il arrive que certains se manifestent spontanément pour faire don de leurs manuscrits et notes préparatoires, d'autres sont sollicités directement par la Bibliothèque qui mène depuis plusieurs années une démarche de sollicitation active envers des auteurs et autour de disciplines ou genres donnés. À la fin des années 2000, le département des Manuscrits entreprend ainsi de contacter des écrivains de science-fiction, *fantasy* et polar, sous-représentés dans ses collections. Les manuscrits de Pierre Bordage, Pierre Boulle, Catherine Dufour ou Xavier Mauméjean rejoignent ceux de Didier Daeninckx et Jean-Patrick Manchette. Le champ de la psychanalyse est également exploré dans les années 2010 : les archives d'André Green, Guy Rosolato ou encore Didier Anzieu viennent enrichir les fonds constitués



Ci-contre
**Fonds Victor Hugo, tome II
du manuscrit des *Misérables*
BnF, Manuscrits**

Ici se rejoignent les deux phases de création du roman. La page de gauche correspond à la fin de la première période d'écriture, entre 1845 et 1848, pendant laquelle Victor Hugo travaille à ce qu'il nomme alors *Les Misères*. Celle de droite marque la reprise de la rédaction de ce qui deviendra *Les Misérables*, après plus d'une décennie d'interruption correspondant aux suites de la révolution de février 1848, à l'engagement politique de Hugo puis à ses premières années d'exil. Une note inscrite à cheval sur les deux pages matérialise cette articulation : « 14 février (1848) Ici le pair de France s'est interrompu, et le proscrit // a continué. 30 décembre 1860, Guernesey. »



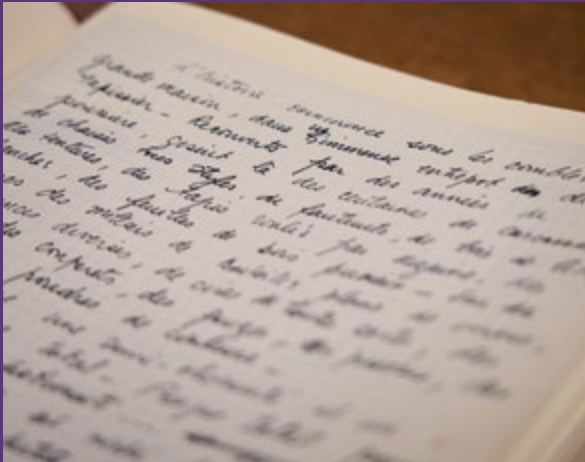
Ci-contre et en bas
**Fonds Émile Zola, manuscrit et
dossier préparatoire de *Germinal*
BnF, Manuscrits**

Les manuscrits d'Émile Zola ont été remis en 1904 à la Bibliothèque nationale par sa veuve, Alexandrine Zola, conformément au souhait de son époux. Les dizaines de milliers de feuillets volants correspondant aux *Rougon-Macquart* et aux *Évangiles*, réunis par dossier d'œuvre, ont alors été reliés, en distinguant les manuscrits autographes des dossiers préparatoires. Les deux volumes du dossier préparatoire à la rédaction de *Germinal* comprennent des notes, des schémas, des listes de termes techniques, le plan du roman, la description des personnages ou encore, comme ici à gauche, des coupures de presse compilées par l'auteur.





Ci-contre
Fonds Marie-Hélène Lafon, carnets BnF, Manuscrits
Marie-Hélène Lafon a fait don en décembre 2022 des brouillons et dactylographies successives de l'ensemble de ses manuscrits littéraires, qu'elle appelle ses « chantiers ». Les premiers jets sont écrits au crayon et au stylo dans des carnets à spirales achetés à Riom-ès-Montagnes, dans le Cantal, près de la ferme où elle a grandi. Ouverts à l'envers, ils sont tous dûment numérotés et datés, depuis *Le Soir du chien* (2001) jusqu'à *Histoire du fils* (2020).



Ci-contre
Fonds Théâtre du Soleil, version reconstituée d'un des scénarios manuscrits du film *Molière* d'Ariane Mnouchkine BnF, Arts du spectacle
Le scénario du film *Molière*, réalisé en 1978 par Ariane Mnouchkine, a fait l'objet de plusieurs versions manuscrites et dactylographiées, conservées dans le fonds du Théâtre du Soleil donné au département des Arts du spectacle de la BnF à partir de 2009. La version ici photographiée a été reconstituée par Ariane Mnouchkine à partir de plusieurs étapes manuscrites, comme en témoigne l'utilisation d'encre de couleurs différentes et de formats de papier divers dans le corps du manuscrit.

Ci-dessus
Fonds Jean-Michel Ribes, carnet d'autopourraits BnF, Arts du spectacle
En 2023, Jean-Michel Ribes a fait don à la Bibliothèque nationale de France de l'ensemble de ses archives personnelles, ainsi que de celles du Théâtre du Rond-Point pendant sa direction (2002-2022). Au total, ce sont plus de 120 mètres linéaires de carnets manuscrits inédits, dessins, photographies, affiches, supports audiovisuels, documents de production qui viennent éclairer 50 ans de travail dédiés à l'écriture, au théâtre et au cinéma.

Legs, don, donation, dation

Les modalités d'entrée des documents dans les collections sont variées. Avec le **legs**, une personne (le testateur) organise dans un testament la transmission de biens à un bénéficiaire (le légataire). Celle-ci s'effectue au décès du testateur, comme ce fut le cas pour le fonds Victor Hugo en 1885 ou, plus récemment, celui de Julien Gracq en 2008. Le **don manuel** est quant à lui réalisé du vivant du donateur, par la remise d'un bien de la main à la main. Il peut faire l'objet d'un contrat, notamment lorsque le don s'accompagne d'une cession de droits sur les documents donnés pour permettre leur diffusion. La BnF peut alors être autorisée à les numériser et les mettre en ligne – ce fut le cas pour les quelque 1 000 dessins de presse de Wolinski, entrés par don à la BnF en 2012 et aujourd'hui accessibles dans Gallica.

La **donation par acte authentique** est plus rare. Elle prend effet du vivant du donateur et suppose l'établissement d'un acte authentique dont l'original est conservé par un notaire. Ce dispositif s'impose par exemple lorsque le donateur souhaite conserver l'usufruit des biens cédés. Robert et Sonia Delaunay y ont eu recours à la fin des années 1970 pour donner leurs papiers et correspondances au département des Manuscrits.

La **dation en paiement** instituée en 1968 par la loi Malraux permet de s'acquitter d'une dette fiscale en substituant au paiement en argent la remise d'œuvres d'art, livres, objets de collection ou documents de haute valeur artistique.

Il arrive que ces mécanismes d'enrichissement des collections se combinent : après avoir vendu à la BnF ses fichiers de travail et ses carnets d'expédition en mars 2007, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss a fait don à l'automne suivant de manuscrits de ses œuvres, de sa correspondance et de plusieurs objets personnels, dont sa machine à écrire. Le fonds a ensuite été complété, en 2008, d'une dation constituée notamment d'un ensemble de documents préparatoires à la rédaction de *Tristes Tropiques* et d'autres essais majeurs.

autour des papiers de Marie Bonaparte, disciple de Sigmund Freud.

Dans une perspective similaire, le département des Estampes et de la photographie s'attache à étendre les collections des travaux d'écrivains-photographes comme Arnaud Claas, Éric Rondepierre ou encore Michel Houellebecq qui a fait don à la BnF de sa série « Before landing » datée du début des années 2010 : « *Cette dimension littéraire de la photographie, héritée de figures comme Roland Barthes et Hervé Guibert, liée à une lecture de l'image qui se fait en référence au texte, est très française* », explique Héloïse Conésa, cheffe du service de la Photographie. Certains voient ainsi leurs dons répartis entre différentes entités, comme Jean-Loup Trassard ou Serge Tisseron, dont les écrits sont entrés au département des Manuscrits et les photographies au département des Estampes. Pour ce dernier, le don des archives a aussi donné lieu à la mise en ligne, sur Gallica, du film *Tisseron en quête de Serge*, conservé au département Son, vidéo, multimédia.

Le département des Arts du spectacle, quant à lui, s'intéresse aux archives d'hommes et de femmes de théâtre, d'Ariane Mnouchkine à Jean-Michel Ribes, en passant par Florence Delay ou Olivier Py. « *Nous n'avons, hélas, pas assez de temps pour frapper à la porte de tous ceux que nous souhaiterions faire figurer dans les collections* », regrette son directeur Joël Huthwohl, qui se souvient avoir entretenu un dialogue sur plusieurs années avec Jean-Claude Grumberg avant qu'il ne fasse don de ses archives.

Une question de *timing*

Dans la délicate approche de personnalités à qui, en les sollicitant, la Bibliothèque rappelle qu'elles sont mortelles, tout est question de *timing*. Celui de l'œuvre, qui se doit d'être installée et légitime : « *Il ne s'agit pas tant de statuer sur la valeur d'une œuvre, nuance Marie de Laubier, directrice des Collections de la BnF, que d'évaluer les marques d'intérêt de la part des chercheurs d'aujourd'hui et de demain.* » Et celui des principaux intéressés, pas toujours disposés à se séparer de leur travail. « *En les contactant, nous posons*

des jalons qui ne se concrétisent parfois que des années après, remarque Guillaume Fau. *Et de temps en temps, ça tombe à pic ! Quand j'ai écrit à Annie Ernaux, elle était de plus en plus sollicitée par des chercheurs souhaitant avoir accès à ses archives : c'était le bon moment pour les confier à la BnF.* » Au département de la Musique, Benoît Cailmail, qui prospecte du côté des artistes et groupes de musiques populaires, fait le même constat : « *L'enjeu est de tisser un lien avec des créateurs vivants, de trouver le bon équilibre entre ne pas se faire oublier et ne pas être lourd ! Pour ça, je compte beaucoup sur l'effet d'exemplarité : avoir fait entrer le fonds des Bérus permet à la fois de montrer que la BnF accueille tous les styles de musique et d'expliquer l'intérêt de cette démarche aux rappeurs, chanteurs de variété et groupes de rock que je sollicite.* »

Un fonds peut en attirer un autre

La BnF n'est pas la seule institution qui reçoit des archives d'écrivains : Jean Echenoz ou Laurent Mauvignier ont confié les leur à la bibliothèque Jacques-Doucet, Marc Pautrel à la bibliothèque municipale de Bordeaux, tandis que l'Imec (Institut mémoires de l'édition contemporaine, créé en 1988) compte dans ses collections les manuscrits de nombreux auteurs représentatifs du Nouveau Roman ainsi que des romanciers, philosophes et poètes contemporains, de Christine Angot à Paul Virilio, en passant par Yves Bonnefoy. Le choix des auteurs est parfois guidé par la présence de prédécesseurs dont ils se sentent proches – un fonds en attirant un autre, à l'instar de celui de Georges Perec à la bibliothèque de l'Arsenal, qui a entraîné les dons de plusieurs membres de l'Oulipo – parmi lesquels Noël Arnaud, François Caradec, Jacques Bens, Paul Fournel ou Jacques Jouet – et le dépôt des archives complètes de l'Oulipo en 2005.

Il arrive aussi qu'un fonds en cache un autre, comme le raconte Claire Lesage, cheffe du service des Collections à la bibliothèque de l'Arsenal. En 2011, elle est contactée par Suzanne Citron qui souhaite faire don des papiers de son époux, Pierre Citron, spécialiste de l'œuvre de Jean Giono. « *Elle habitait juste à côté. De fil en aiguille, nous nous sommes liées d'amitié.*

Si certains continuent à déposer exclusivement du papier, d'autres confient des disques durs, voire leur ordinateur portable

J'ai découvert l'historienne passionnée qu'elle était, son engagement pour l'enseignement de l'histoire. Ses archives à elle étaient tout aussi intéressantes que celles de son mari, et nous avons travaillé ensemble à leur classement. Aujourd'hui, elles sont conservées à l'Arsenal, et une chercheuse associée travaille sur leur inventaire. »

La tentaculaire phase d'inventaire

Car une fois que les cartons ont passé les portes de la Bibliothèque, c'est une autre tâche, tout aussi colossale, qui commence. Une première phase de conditionnement et de classement est rapidement suivie de la publication en ligne, sur le catalogue *archivesetmanuscrits.bnf.fr*, d'une notice qui décrit le fonds dans sa globalité, pour en signaler l'existence aux chercheurs. C'est là que sont indiquées les éventuelles « réserves de communication » par lesquelles les auteurs peuvent restreindre l'accès du public à certaines parties de leur œuvre. Roger Martin du Gard avait ainsi demandé à ce que son *Journal* ne soit pas consulté avant un délai d'au moins vingt ans après son décès. Julien Gracq avait précisé dans son testament que ses carnets ou « Notules » ne pourraient faire l'objet « d'aucune divulgation pendant une période de 20 ans après [sa] mort », soit pas avant 2027. Quant à Nathalie Sarraute, elle avait pris le soin de préciser que « les états préparatoires des œuvres, antérieurs au texte définitif, seront réservés de communication jusqu'en 2036 ».

L'inventaire détaillé qui est établi ensuite peut prendre plusieurs mois ou plusieurs années, selon les cas. L'auteur, s'il est encore vivant, ou son entourage quand il ne l'est plus, sont parfois d'une aide précieuse. Quand il évoque les

archives d'Armand Gatti, entrées en 2012, Joël Huthwohl parle d'une « mer de papiers » : « C'était un auteur très prolifique ; sans l'aide de son collaborateur Jean-Jacques Hocquard, nous aurions eu beaucoup de mal à mettre en ordre et inventorier son fonds. » Tout le contraire du cas de Wajdi Mouawad (voir p. 14) dont les archives papier et numériques, tout juste déposées au département des Arts du spectacle, étaient extrêmement bien classées : « Il aurait pu être bibliothécaire ! »

Du carnet à spirales à la clé USB

En 1998, interrogée par la revue *Le Débat* sur l'impact des nouvelles technologies au département des Manuscrits, sa directrice Florence Callu déclarait : « Je n'ai pas encore eu à enregistrer la première disquette qui entrera au département. Mais cela va arriver sans doute. » De fait, depuis deux décennies, ses successeurs ont vu croître la part du numérique dans les documents donnés à la Bibliothèque par leurs auteurs. Si certains continuent à déposer exclusivement du papier, comme Annie Ernaux (voir p. 13) qui a remis l'an dernier le manuscrit de son dernier roman, *Le Jeune Homme*, écrit selon son habitude à la main, au verso de factures, prospectus ou courriels imprimés, d'autres confient des clés USB, des disques durs, voire leur ordinateur portable, à l'image d'Alain Joubert, ancien membre du groupe surréaliste décédé en 2021. « Pierre Guyotat a été le premier à nous solliciter sur le sujet, note Guillaume Fau. Il avait déjà donné ses manuscrits papier en 2004. Puis un jour, en 2010, il a émis le souhait de remettre non seulement les fichiers de ses textes, mais aussi sa correspondance par courriel et ses textos. C'était une première ! Il a fallu alors trouver des solutions. » Entre-temps, une filière spécifique d'entrée

des documents numériques natifs a été mise en place : les archives données en 2018 au département des Arts du spectacle par le cinéaste Amos Gitaï, composées notamment de 19 téraoctets de données numériques, ont permis d'en tester l'efficacité.

Don et contre-don

Conditionner, classer puis valoriser des fonds via des publications, des opérations de numérisation, des expositions ou des lectures – autant d'étapes qui s'inscrivent dans une dynamique de don et contre-don sur laquelle Benoît Caillmail insiste dans les échanges avec les artistes qu'il sollicite : « Je leur explique que conserver des archives pour les rendre communicables aux lecteurs, ça a un coût non négligeable. Si eux s'engagent à faire ce don, la Bibliothèque s'engage elle aussi en retour. »

La relation ainsi nouée entre l'institution et le donateur n'est pourtant jamais tout à fait la même, tant les raisons qui poussent les écrivains à faire don sont variées, et les émotions qui les animent divergent. Hélène Cixous a vécu ce geste comme une « expérience de mort imminente » et Noëlle Châtelet comme « un arrachement », tandis qu'Olivier Rolin exprimait le sentiment d'être « désengorgé » et François Nourissier celui d'un « grand soulagement ». « Ce n'est pas anodin de se dessaisir de ses archives, reconnaît Guillaume Fau. La décision leur appartient, les raisons qui les poussent à donner aussi. Nous faisons très attention à respecter leur sensibilité. » En cela, le temps des hommes diffère sans doute de celui de l'institution : à l'horizon de la Bibliothèque, les émotions s'envolent, les écrits restent. ☺

Mélanie Leroy-Terquem



Fonds Claude Lévi-Strauss, machine à écrire et feuillets dactylographiés pour *Tristes Tropiques*
BnF, Manuscrits

En 2007, l'anthropologue Claude Lévi-Strauss fait don à la BnF de manuscrits de ses œuvres, de sa correspondance et d'objets personnels, parmi lesquels une machine à écrire. Celle-ci est conservée avec une note de sa main : « Machine sur laquelle fut écrit *Tristes Tropiques*. C'est un clavier allemand, mais j'ignorais qu'il existât des claviers différents quand je l'achetai d'occasion à São Paulo [...]. Ce fut ma seule machine à écrire pendant la vingtaine d'années qui suivirent. Après quoi, je dus toujours employer des claviers allemands modifiés sur ma demande pour les besoins du français. »



Fonds Alain Joubert, ordinateur de l'auteur
BnF, Manuscrits

Auteur en 2001 d'un essai qui fit date, *Le Mouvement des Surréalistes ou Le fin mot de l'histoire, mort d'un groupe – naissance d'un mythe*, Alain Joubert (1936-2021) avait rejoint dès ses vingt ans le mouvement surréaliste, dont il fut l'un des membres les plus actifs jusqu'à son autodissolution le 23 mars 1969. Ses archives ont été données au département des Manuscrits en 2021 par son exécutrice testamentaire, Marie Maurin. La BnF ayant désormais les moyens d'assurer le traitement des archives numériques natives, son ordinateur a été joint à ses manuscrits et à sa correspondance.



Fonds Annie Ernaux, manuscrit des *Années* BnF, Manuscrits
Comme la plupart des manuscrits d'Annie Ernaux, celui des *Années* est écrit au stylo-feutre, au verso de feuilles déjà imprimées – courriers électroniques, programmes de colloques ou factures diverses. Il a fait l'objet d'une reliure d'art exécutée en 2023 par Annie Boige : une première couverture en cuir oasis bleu canard est recouverte de bandes verticales d'oasis chocolat. Le choix d'un cuir non fragile, pour ce volume épais et lourd, a été fait en vue de permettre les manipulations et consultations futures.

« Écrire, c'est
Faire exister
Ce Qui A eu lieu »



En 2011, Annie Ernaux a fait don au département des Manuscrits de la BnF de tous les brouillons, notes préparatoires et copies corrigées de ses livres publiés depuis *Une femme* (1988). Une décennie et un prix Nobel de littérature plus tard, elle évoque pour *Chroniques* la relation qu'elle entretient avec les traces de son travail.

***Chroniques* :** Dans quelles circonstances avez-vous décidé de faire don à la BnF des manuscrits de vos livres ?

Annie Ernaux : Au fil des années, de plus en plus de thésards, étudiants ou professeurs me contactaient pour consulter mes manuscrits : est arrivé un moment où ça n'était plus possible pour moi de tous les recevoir. J'ai décidé de faire don des manuscrits de mes livres, mais ça n'a pas été sans réticence de ma part. Même si je ne les consultais pas, j'avais plaisir à les garder auprès de moi – d'autant plus que, à mes débuts dans l'écriture, je ne gardais rien ! *Les Armoires vides*, *Ce qu'ils disent ou rien*, *La Femme gelée*, *La Place* – j'ai tout jeté, à part quelques pages réchappées de la destruction. J'ai retrouvé par hasard une demi-page de brouillon des *Armoires vides* au verso de notes de cours, parce que j'utilise toujours pour écrire des pages déjà utilisées d'un côté (je ne peux pas jeter une feuille dont un côté est blanc). C'est seulement à partir de *Une femme* que j'ai commencé à conserver les ébauches. Quand *La Place* a obtenu le prix Renaudot en 1984, on s'est mis à m'interroger sur l'écriture de mes livres. J'ai alors regretté de ne pas avoir gardé les traces des précédents – pour voir comment les choses se font, s'écrivent.

Pour la plupart de vos livres, vos archives sont composées d'avant-textes écrits à la main et de copies tapées d'abord à la machine puis à l'ordinateur : à quel moment se fait le passage du brouillon à la dactylographie ?

Au début, ça intervenait à la toute fin de l'écriture : je ne savais pas vraiment taper à la machine, c'était un travail long et pénible, il fallait utiliser du Tipp-Ex... Je suis passée à

l'ordinateur avec *La Honte* : il y a plusieurs parties dans ce livre, et je ne savais pas laquelle je mettrais en premier. J'ai fait plusieurs essais, en bougeant les choses, grâce au traitement de texte. Depuis, il m'arrive de

saisir certains textes sur l'ordinateur, comme le début de *Mémoire de fille*, pour lequel j'ai fait beaucoup de versions différentes. En revanche, pour *Les Années*, je n'ai saisi le texte qu'à la fin : il fallait que l'écriture suive l'ordre du temps.

Ces archives sont consultables sur le site Richelieu, dans la salle des Manuscrits, sur autorisation de votre part...

Oui, j'ai voulu garder une mainmise sur la consultation. C'est aussi une curiosité de ma part, j'aime bien savoir qui consulte ! Je connais personnellement certains des chercheurs et chercheuses qui viennent voir mes archives, je les ai parfois reçus chez moi.

Celles et ceux qui donnent leurs manuscrits à la Bibliothèque le vivent de diverses façons : pour certains c'est une expérience douloureuse, pour d'autres un soulagement. Qu'en est-il pour vous ?

Je le vois avant tout comme une mesure de sécurité contre la destruction, le vol, l'incendie. Cela peut être aussi utile à ceux qui s'intéressent à ce travail, écrire. J'ai moi-même été surprise, l'an dernier, quand j'ai visité le musée de la BnF : une page du manuscrit des *Années* y était exposée. C'était très étonnant. J'y ai vu un témoignage du temps de l'écriture, d'un temps disparu. Écrire, c'est à la fois faire exister ce qui a eu lieu et comprendre. Je l'ai évoqué en 1976 dans le journal tenu pendant la maladie de ma mère et publié ensuite sous le titre *Je ne suis pas sortie de ma nuit* – dont, d'ailleurs, je n'ai pas gardé le manuscrit. L'écriture, c'est ça : comprendre et sauver.

Propos recueillis par Mélanie Leroy-Terquem



« Le vrai Pays
d'un écrivain,
c'est la
bibliothèque »

Dramaturge, metteur en scène, auteur de romans et d'essais, cinéaste et plasticien, Wajdi Mouawad, directeur du Théâtre de La Colline depuis 2016, a fait don de ses archives à la BnF en 2023. Il revient sur les raisons qui l'ont conduit à ce geste et sur le sens qu'il lui donne.

Chroniques : Dans quelles circonstances avez-vous décidé de donner vos archives à la BnF ?

Wajdi Mouawad : Je déménage souvent et je transporte à chaque fois mes archives. C'est très encombrant. En 2020, j'ai participé au festival de la BnF pour une lecture musicale d'un texte que j'avais écrit autour du manuscrit d'une bible hébraïque du XV^e siècle. Peu de temps après, le directeur des Arts du spectacle, Joël Huthwohl, me propose de visiter son département. Il me conduit face à une table où sont posées trois boîtes. Il ouvre la première : elle contient le manuscrit de *L'Ours et la Lune* de Claudel. La deuxième, celui de *En attendant Godot* de Beckett. Et la troisième, celui de *Quai Ouest* de Koltès. J'ai été bouleversé. Tout à coup, l'idée de pouvoir faire partie de cette histoire, qui comprend les grands auteurs mais aussi d'autres moins connus, m'a saisi, et a ensuite fait son chemin.

Que contient votre don ?

J'ai donné tout ce qui relève de la fiction et de l'écriture artistique – pièces de théâtre, romans, essais. Cela représente une quarantaine de boîtes qui contiennent les brouillons de chaque œuvre, cahiers, impressions papier, mais aussi disques durs d'ordinateur compilant des fichiers classés par versions successives. Il y a aussi deux autres boîtes avec mes écrits de jeunesse – poèmes, premières tentatives de pièces de théâtre à douze ou treize ans, et les lettres que j'écrivais aux personnages de ces pièces. Je réserve à mes enfants les dizaines de cahiers remplis de pensées, de réflexions, de dessins que je tiens comme une sorte de journal.

Comment se passe votre processus d'écriture ?

Quand les choses commencent à s'agglomérer, j'achète un cahier. J'y reporte des fragments de récits, des bouts de dialogues, des idées de mises en scène, des dessins de person-

nages. À un moment, le fil narratif apparaît et le travail de dramaturgie commence. Scène après scène, un chemin de fer se dessine. Puis je passe à l'ordinateur pour l'écriture plus précise

des scènes. Quand les répétitions s'enclenchent, j'engage quelqu'un qui note les reprises du texte engendrées par le travail avec les comédiens. Chaque soir, je retravaille et le lendemain matin on repart d'une nouvelle version. C'est un processus très empirique, un travail d'artisan. Parfois des fulgurances se produisent : tout à coup la prise de parole d'un personnage devient absolument centrale et va renverser toute la structure. Le chemin pour arriver à la pièce est essentiel, c'est pourquoi je tiens beaucoup à ce que tout soit noté, écrit et classé.

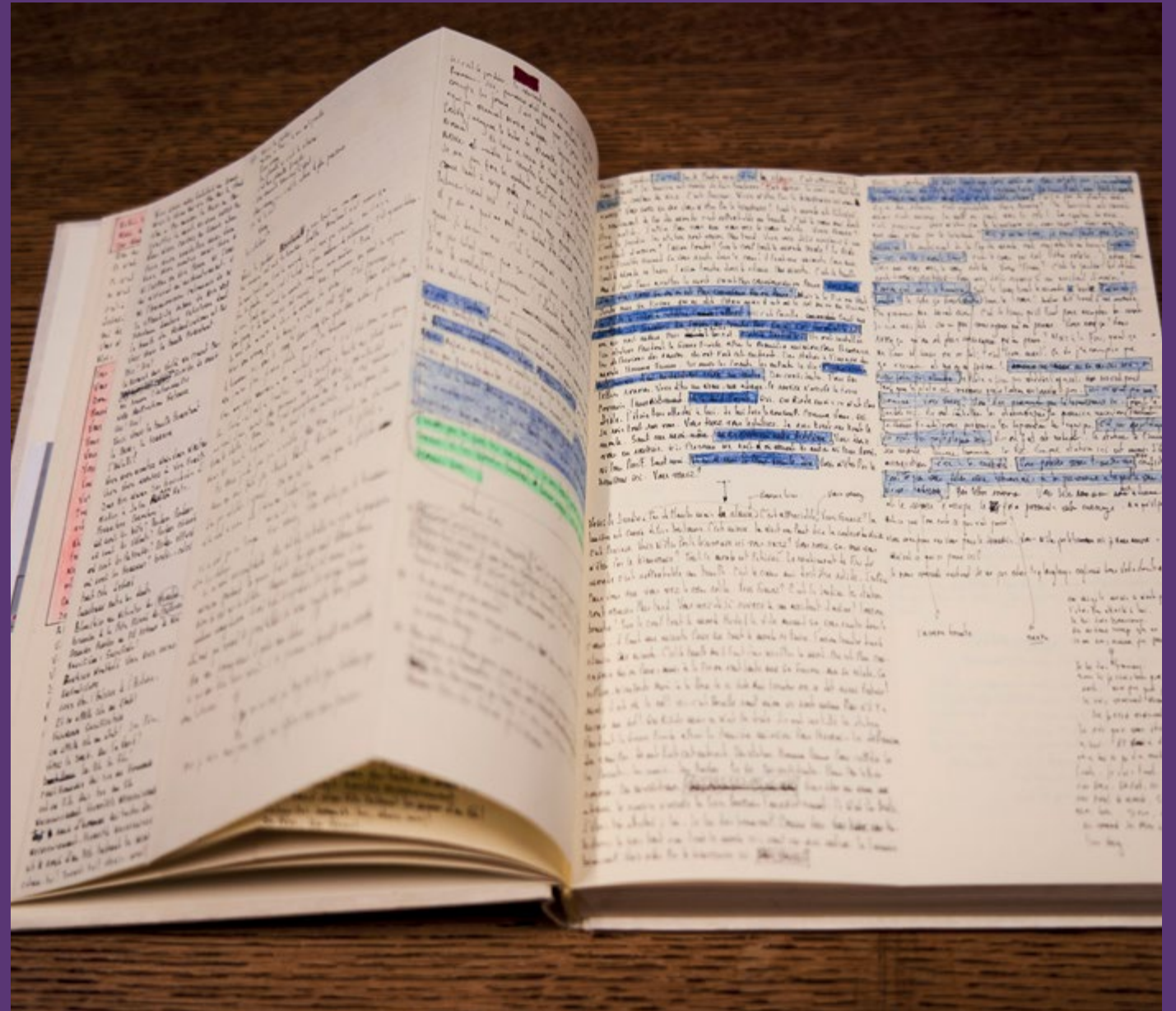
Comment avez-vous vécu l'entrée de vos archives à la BnF ?

Je suis content de ne plus avoir à vivre avec ces archives et qu'elles soient accessibles. C'est un privilège et un honneur extraordinaire pour un auteur que des gens soient payés pour prendre soin de ses brouillons ! Et puis entrent en jeu des considérations plus intimes, autour de la légitimité d'être nommé auteur ou artiste. Le français n'est pas ma langue maternelle, je l'ai appris sur le tard : le fait que mes papiers puissent être désirés par une institution comme la BnF, cela me donne un peu le vertige.

Le déracinement, l'exil sont des thèmes majeurs de votre œuvre ; comment ces thèmes s'articulent-ils avec le don de vos archives ?

C'est Ulysse qui arrive à Ithaque ! On rentre chez soi. Le vrai pays d'un écrivain, c'est la bibliothèque, aux côtés de ses semblables. Un écrivain n'est propriétaire d'aucun territoire, il est dans une diaspora. L'écriture, on y entre par effraction. Et parfois elle vous accueille bien. Je pourrais rester en exil toute ma vie, mais je sais une chose : ce que j'ai écrit et qui m'est le plus cher, mes « papiers », sont chez eux à la BnF. 

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki



Fonds Wajdi Mouawad, carnet autographe pour *Ciels* BnF, Arts du spectacle

Créée en 2009, *Ciels* est la quatrième et dernière pièce du cycle *Le Sang des promesses* qui comprend *Littorals*, *Incendies* et *Forêts*. Entrés dans les collections à l'été 2023, ces carnets seront inventoriés dans les mois qui viennent. « *Nous solliciterons Wajdi Mouawad afin de mieux appréhender son processus d'écriture pour proposer une description juste et précise de ses manuscrits* », explique Hélène Keller, cheffe du service Archives et manuscrits au département des Arts du spectacle.

La photographie à tout prix. Une année de prix photographiques à la BnF | Du 12 décembre 2023 au 24 mars 2024 BnF | François-Mitterrand
Commissariat : Héroïse Conésa, BnF, département des Estampes et de la photographie
Exposition co-organisée avec Gens d'images, Photographie.com, Picto Foundation, Fondation Grésigny
Voir agenda p. 5

Dans le paysage

Pour la troisième année consécutive, la Bibliothèque nationale de France expose, sur le site François-Mitterrand, les lauréats des prix photographiques dont elle est partenaire. Une édition qui fait une large place au paysage, reflet des préoccupations sociales et environnementales de notre époque.

L'ensemble des photographies exposées dans l'allée Julien Cain réaffirme le rôle de la BnF en tant qu'acteur essentiel dans la promotion, non seulement des photographes, mais aussi de tout un écosystème de la photographie qui contribue à la genèse ou à la reconnaissance d'une œuvre : associations, fondations, éditeurs, collectionneurs, galeries, agences et autres professionnels du secteur.

Quatre prix pour révéler les multiples visages de la photographie

Outre les prix Niépce et Nadar que la BnF accompagne depuis 1955 et qui ont consacré cette année le travail de Juliette Agnel et le dernier livre de Jean-François Spricigo édité par Le Bec en l'air, la Bibliothèque soutient depuis 2023 le prix Camera Clara initié par Joséphine de Bodinat dans le cadre de la Fondation Grésigny. Créé en 2012, il célèbre la photographie réalisée à la chambre et a primé pour cette édition l'œuvre de Laura Pannack. Enfin, la Bourse du Talent, dont la BnF expose depuis 2006 les lauréats, connaît cette année une évolution notable : elle valorise désormais des photographes soucieux de développer de nouvelles écritures documentaires, à l'image de Kamila K. Stanley, Daesung Lee et Florian Ruiz qui renouvellent les codes du reportage traditionnel.

Ce que dit le paysage

Si la variété des sujets et des manières de les aborder définit l'essence même de cette manifestation, dans l'édition 2023, c'est le paysage qui fédère plusieurs des propositions et fait du médium lui-même, perméable aux expérimentations, un territoire d'exploration. Ainsi, des ruines des nécropoles soudanaises aux monts d'Arrée en passant par le Groenland, Juliette Agnel capte le rapport de l'humain à la puissance géologique ou végétale et devient passeur entre le réel et l'imaginaire. La luxuriante nature des territoires ultra-marins joue aussi un rôle

crucial chez Jean-François Spricigo, qui n'a de cesse d'interroger notre lien au monde sauvage. Laura Pannack photographie à la chambre les zones rurales en Roumanie avec la volonté de s'imprégner de ces lieux où le temps

semble suspendu. Kamila K. Stanley représente la communauté LGBTQIA+ du Brésil et entremêle ses portraits avec la riche flore brésilienne. Florian Ruiz réalise à partir de *Google street view* un voyage immobile sur les routes du tracé du projet Manhattan et du développement de la puissance nucléaire aux États-Unis, puis utilise l'intelligence artificielle afin de remodeler ces images déformées picturalement par les zones de floutage ou fragmentées par les pixels. Enfin pour Daesung Lee, le paysage se conjugue avec la mise en scène afin de restituer l'émotion éprouvée par les victimes de la guerre de Bosnie-Herzégovine.

Tour à tour lieu de rêverie, de mémoire et d'histoire, de revendication et d'émancipation, en noir et blanc ou en couleur, ressenti physiquement ou à travers un écran, le paysage ainsi photographié est bien le reflet d'une question récurrente : comment réconcilier l'homme avec son environnement lorsque ce dernier a perdu son âme.  **Héroïse Conésa**

Hommage à Didier de Faÿs

Fondateur de Photographie.com et de la Bourse du Talent, Didier de Faÿs a disparu le 11 novembre dernier. Il avait su révéler et encourager de nombreux photographes désormais reconnus dans les champs du portrait, du paysage, du reportage et de la mode. Attentif et généreux dans la diffusion des photographies dont il appréciait qu'elles racontent le monde contemporain, il était toujours curieux des nouvelles technologies et de leur capacité à ouvrir la photographie à d'autres réseaux de valorisation. Didier de Faÿs avait eu à cœur de promouvoir les photographes émergents, à la BnF grâce au soutien de PICTO, au Salon de la photo dont il avait été commissaire des Grandes Rencontres, mais aussi lors du festival des Transphotographiques de Lille, ou dernièrement dans le cadre du programme ON/OFF qu'il avait initié dans le Off des Rencontres d'Arles.



En haut, à gauche
Kamila K. Stanley,
lauréate du prix
Bourse du Talent
2023, série « *Tenha Orgulho* »

Au milieu, à gauche
Daesung Lee, lauréat
du prix Bourse du
Talent 2023, *Love your
neighbours*, 2019

En bas, à gauche
Juliette Agnel,
lauréate du prix
Niépce Gens d'images
2023, *Porte III*, 2018

En haut, à droite
Florian Ruiz, lauréat
du prix Bourse du
Talent 2023, *546 W
Adams St Phoenix,*
Arizona



Au milieu, à droite
Laura Pannack,
lauréate du prix
Camera Clara 2023,
Blind leading the blind,
série « *Youth without
age and life without
Death* », Guest
Éditions

En bas, à droite
**Jean-François
Spricigo,** lauréat du
prix Nadar 2023,
À nous l'horizon,
resterons seul, publié
par les éditions Le
Bec en l'air, 2023



***Même pas mort ! Archives de Bérurier Noir* | Du 27 février au 28 avril 2024**
BnF | François-Mitterrand
Commissariat : Benoît Cailmail, Émilie Kaftan, BnF, département de la Musique
Voir agenda p. 6

No Future pour toujours



Avec une exposition consacrée à Bérurier Noir, groupe phare de la scène rock alternatif française des années 1980, la BnF met à l'honneur les premières archives du mouvement punk français à entrer dans les fonds d'une institution publique.

Deux ex-membres du groupe Bérurier Noir, le chanteur Fanfan (François Guillemot) et le saxophoniste mastO (Tomas Heuer), ont fait don de leurs archives en 2021 au département de la Musique, confrontant ainsi les artefacts du mouvement « No Future » à l'éternité de leur conservation. Avec une centaine de pièces allant du tambour au sabre japonais, aux fanzines et aux brochures politiques, en passant par des maquettes d'affiches, des cassettes auto-éditées et des photos de concerts, l'exposition *Même pas mort ! Archives de Bérurier Noir* retrace le parcours d'un groupe de musique farouchement indépendant. Elle offre aussi l'occasion de revenir sur la création de la scène rock alternatif en France, version positive du mouvement punk dont elle est issue, et sur une aventure collective qui ne se limitait pas à « faire de la musique ».

Un écho au malaise de la jeunesse

Influencés par la vague punk qui déferle dans l'Hexagone à la fin des années 1970 et dont témoignent les tenues vestimentaires ou le pantin punk « faits maison » qui accueille le visiteur à l'entrée de la galerie des Donateurs, Fanfan et Loran fondent Bérurier Noir en 1983 dans les squats du 20^e arrondissement. Ils y côtoient le groupe Lucrate Milk dont font notamment partie Helno, Laul et mastO qui rejoignent bientôt le duo sur scène. Le groupe est alors remarqué pour ses concerts proches de

la performance artistique et du spectacle vivant. En recourant aux masques, faux-nez et autres accessoires militaires et en clamant un texte sombre sur un son brut, ils créent une atmosphère

oppressante et chaotique qui, tout en lui proposant un exutoire, fait écho au malaise que traverse la jeunesse en ce début des années 1980. Aidé par le joyeux « troupeau d'rock » composé d'acrobates, choristes et cracheurs de feu qui le rejoignent sur scène, le groupe se tourne assez vite vers un punk plus festif, restitué dans l'exposition grâce à de nombreuses photographies et vidéos d'époque. Sur le fond néanmoins, les sujets abordés restent graves : psychiatrie, prison, violence d'État, racisme... Le groupe incite ses auditeurs à une certaine prise de conscience : en témoignent les affiches de concerts contre le racisme et les violences policières, ou les disques de soutien à diverses causes comme l'opération Sampan en faveur des boat-people en 1988.

Une nouvelle manière de faire de la musique

L'exposition s'applique à montrer également comment le groupe poursuit le chemin tracé par les premiers punks qui pratiquaient le *Do It Yourself* (Fais-le toi-même), en prenant en charge toute la chaîne de production de la musique, en marge des majors et médias traditionnels. L'enregistrement des titres, la création des pochettes d'albums et autres supports de communication, mais aussi le recours à un réseau alternatif de salles, de labels et de distributeurs sont autant de pierres apportées à l'émergence de la scène rock alternatif au cours

À gauche
Faux-nez de cochon
utilisés sur scène par
Bérurier Noir
Photo Élie Ludwig

À droite
Série de diapositives
de mastO pour la
promotion de l'album
Abracadaboum
Photo Élie Ludwig



des années 1980. Cette nouvelle manière de faire de la musique et de communiquer en marge des canaux habituels, via les fanzines et les radios libres, ou même via la fondation d'un organe de presse officiel (le fanzine *Le Mouvement d'la jeunesse*), invite les jeunes à faire les choses par eux-mêmes et à bâtir une société libertaire, égalitaire et solidaire.

Armés simplement de ciseaux et de tubes de colle, les membres de Bérurier Noir recourent à la provocation et à l'insoumission autant qu'à la solidarité, pour lutter contre les modèles dominants et proposer une autre voie susceptible de transformer la violence ambiante en énergie créatrice, comme le résume la maxime bérurrière « *Tant qu'il y a du noir il y a de l'espoir* ». ☹

Benoît Cailmail et Émilie Kaftan

« Une nouvelle manière de faire de la musique et de communiquer en marge des canaux habituels »

L'invention de la Renaissance. L'humaniste, le prince et l'artiste | Du 20 février au 16 juin 2024

BnF | Richelieu

Commissariat : Jean-Marc Chatelain, BnF, Réserve des livres rares, Gennaro Toscano, BnF, direction des Collections

Autour de l'exposition : voir agenda p. 6

Aux origines de l'humanisme

Entre le ^{xiv}e et le ^{xvi}e siècle, l'Europe connaît une effervescence intellectuelle, artistique et scientifique sans précédent. Désignée plus tard sous le nom d'« humanisme », une culture s'invente, marquée par un nouveau rapport au savoir et un retour aux sources gréco-latines. La BnF consacre une exposition à ce mouvement de pensée, moment clé de l'avènement de notre modernité. *Chroniques* a rencontré les commissaires de l'exposition.

Chroniques : Le livre, qu'il soit manuscrit ou imprimé, est au centre de cette exposition consacrée à l'humanisme ; il semblait tout naturel qu'elle ait lieu à la BnF...

Jean-Marc Chatelain : La BnF conserve l'une des collections les plus importantes au monde de manuscrits enluminés et de livres imprimés de la Renaissance, et elle abrite aussi des fonds exceptionnels de gravures, de cartes et globes, de monnaies et médailles... Elle constitue un lieu privilégié pour faire dialoguer des documents écrits avec des œuvres d'art, ce qui permet de mettre en lumière la cohérence de ce moment culturel décisif qu'est l'humanisme de la Renaissance.

Gennaro Toscano : Quelque 240 pièces sont présentées, issues des collections de la BnF et de prêts du Louvre ainsi que du musée Jacquemart-André. L'exposition explore les différents aspects d'une période marquée par une nouvelle vision de l'être humain et par l'évolution du rapport au livre. Une nouvelle culture s'installe, portée par le désir de retrouver les manuscrits les plus anciens des auteurs de l'Antiquité, d'exhumer et de collectionner les vestiges archéologiques, d'imiter les formes littéraires et artistiques héritées de ce passé prestigieux.



Catalogue de
l'exposition *L'invention
de la Renaissance.
L'humaniste, le prince
et l'artiste*
264 p., 150 ill., 49 €
BnF | Éditions

À droite
Gaspere da Padova
(enlumineur),
Bartolomeo Sanvito
(scribe), frontispice à
l'antique, dans
Suétone, *Vie des
douze Césars*, Rome,
vers 1475
BnF, Manuscrits

Une partie de l'exposition est consacrée à Pétrarque (1304-1374), figure fondatrice de ce nouveau rapport à la culture et au savoir. En quoi représente-t-il « un lettré d'un genre nouveau » ?

J.-M. C. : Pétrarque n'est ni un universitaire, ni un religieux, il est détaché des appartenances sociales traditionnelles des clercs de son époque : en cela il est socialement un lettré d'un genre nouveau. Il l'est aussi intellectuellement en inaugurant un nouveau rapport à la connaissance, qui donne aux textes de l'Antiquité une place centrale dans la réflexion sur l'homme comme être de raison et de parole. Par ailleurs, il voyage beaucoup et saisit cette occasion pour rechercher d'anciennes versions des textes antiques. Par-là il a ouvert la voie à un vaste mouvement de chasse aux manuscrits d'auteurs classiques dont, après lui, le Florentin Poggio Bracciolini (1380-1459) sera une figure majeure. Les générations suivantes l'ont donc reconnu comme une figure tutélaire tant pour son œuvre d'écrivain que pour sa bibliothèque.

G. T. : La bibliothèque de Pétrarque correspond à un projet culturel, celui de révolutionner la connaissance. Riche, cohérente, bien classée, elle constitue à la fois un espace de travail intellectuel et un modèle de vie. Les œuvres des auteurs classiques latins et grecs y occupent une place privilégiée, à part égale avec les Pères de l'Église. Les princes des ^{xv}e et ^{xvi}e siècles suivent son exemple pour édifier des bibliothèques qui concourent à leur légitimité et à leur gloire, telles celle de François 1^{er} à Fontainebleau, l'une des plus riches de son temps. L'exposition présente d'ailleurs en introduction une reconstitution de ce que pouvait être le *studiolo* d'un humaniste, avec



expo-
sitions

ses livres, ses portraits d’hommes illustres et ses œuvres d’art.

Quels sont les effets de ce mouvement sur le livre lui-même ?

G. T. : La recherche de manuscrits et la réalisation de copies de luxe concourent au renouvellement de l’esthétique du livre. Une nouvelle écriture, appelée humanistique, apparaît, gagnant en clarté et en lisibilité, et l’ornementation de la page renoue avec des inspirations antiques. Les travaux de transcription, de traduction du grec au latin et du latin dans les langues vernaculaires, contribuent à faire mieux connaître l’héritage des auteurs classiques. Et à partir du milieu du XV^e siècle, l’imprimerie permet de démultiplier la diffusion.

L’humanisme affirme la dignité de l’être humain et souligne sa faculté d’agir et de créer. Comment cette vision se traduit-elle dans les textes ?

J.-M. C. : Elle se manifeste par la floraison de toute une littérature pédagogique qui souligne que la liberté est une conquête et qu’il revient à chacun de perfectionner ses talents et d’accomplir sa condition d’homme. L’exposition montre ainsi l’édition originale du *Pantagruel* de Rabelais (1532), dans lequel Gargantua exhorte son fils Pantagruel à l’étude des lettres, parce que c’est par elle que « *d’animal humain il se fera homme* », pour reprendre un mot de Pétrarque. L’objectif de formation de l’homme est aussi ce qui commande le développement du culte des grands hommes, en tant qu’incarnations de l’énergie morale qui rend capable de créer et d’agir, à l’exemple des héros romains dont ce même Pétrarque a entrepris de rédiger les vies dans son *De viris illustribus*. De là, d’ailleurs, un goût particulier pour l’écriture biographique de l’histoire, de l’histoire politique à l’histoire intellectuelle et jusqu’à l’histoire de l’art, comme en témoignent en 1550 les *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes* de Vasari. À travers les portraits des hommes illustres se dessine l’idéal humain de la Renaissance : celui d’un être dont la faculté de connaissance est synonyme de liberté et d’action. ☉

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki



Ci-dessus
Enlumineur lombard (Maître B. F.), portrait équestre du condottiere Muzio Attendolo Sforza, dans Antonio Minuti, *Vie de Muzio Attendolo Sforza*, Milan 1491
BnF, Manuscrits



En haut, à gauche
Donatello, Putti reggicandela, bronze, Florence, 1434-1439
Musée Jacquemart-André

En bas, à gauche
Passion de saint Maurice et de ses compagnons, 1453.
À l'intérieur de ce manuscrit en latin figure le portrait de son commanditaire Jacopo Antonio Marcello, sénateur de la République de Venise, peint par Jacopo Bellini.
BnF, Arsenal

À droite
Les porteurs de corselets, gravure présumée de Giovanni Antonio da Brescia d'après Andrea Mantegna, 1500-1504
BnF, Estampes et photographie



« Une période marquée par une nouvelle vision de l’être humain et par l’évolution du rapport au livre »

Archi émotiVe

Lauréate 2022 de la résidence bande dessinée de la Fondation Simone et Cino Del Duca – Institut de France, l'autrice et illustratrice Sandrine Martin a passé plusieurs mois à la BnF. Elle y a fait des recherches pour nourrir son projet en cours, le récit d'émancipation d'une femme pendant la Seconde Guerre mondiale. Rencontre.



Ci-dessus
Sandrine Martin
Photo DR

Ci-contre
Carnet de travail
de l'autrice

Page de droite
Planche extraite
de la bande dessinée
à laquelle travaille
Sandrine Martin



Sandrine Martin est venue avec le carnet en moleskine rouge qui l'accompagne dans la préparation de sa prochaine bande dessinée. Au fil des pages, on voit naître des esquisses de visages féminins tracées au crayon rouge, des scènes de vie de famille – une jeune fille qui pose à côté de ceux qu'on devine être ses parents, un mariage, une mère qui allaite son nouveau-né. Autant d'étapes dans la vie d'une femme que la dessinatrice a choisi de retracer en s'inspirant de celles de son arrière-grand-mère et de sa grand-mère. « *Le point de départ de ce livre, c'est un texte que j'ai écrit sur la naissance de ma fille, sur l'occupation psychologique que représentent la grossesse puis la venue au monde d'un enfant. J'ai transformé cette trame initiale en la transposant dans la période de l'Occupation.* » Il a fallu pour cela puiser aux sources de l'histoire familiale, celle de ses aïeux maternels – cordonniers parisiens –, et de la grande histoire, celle qui est déposée à la Bibliothèque.

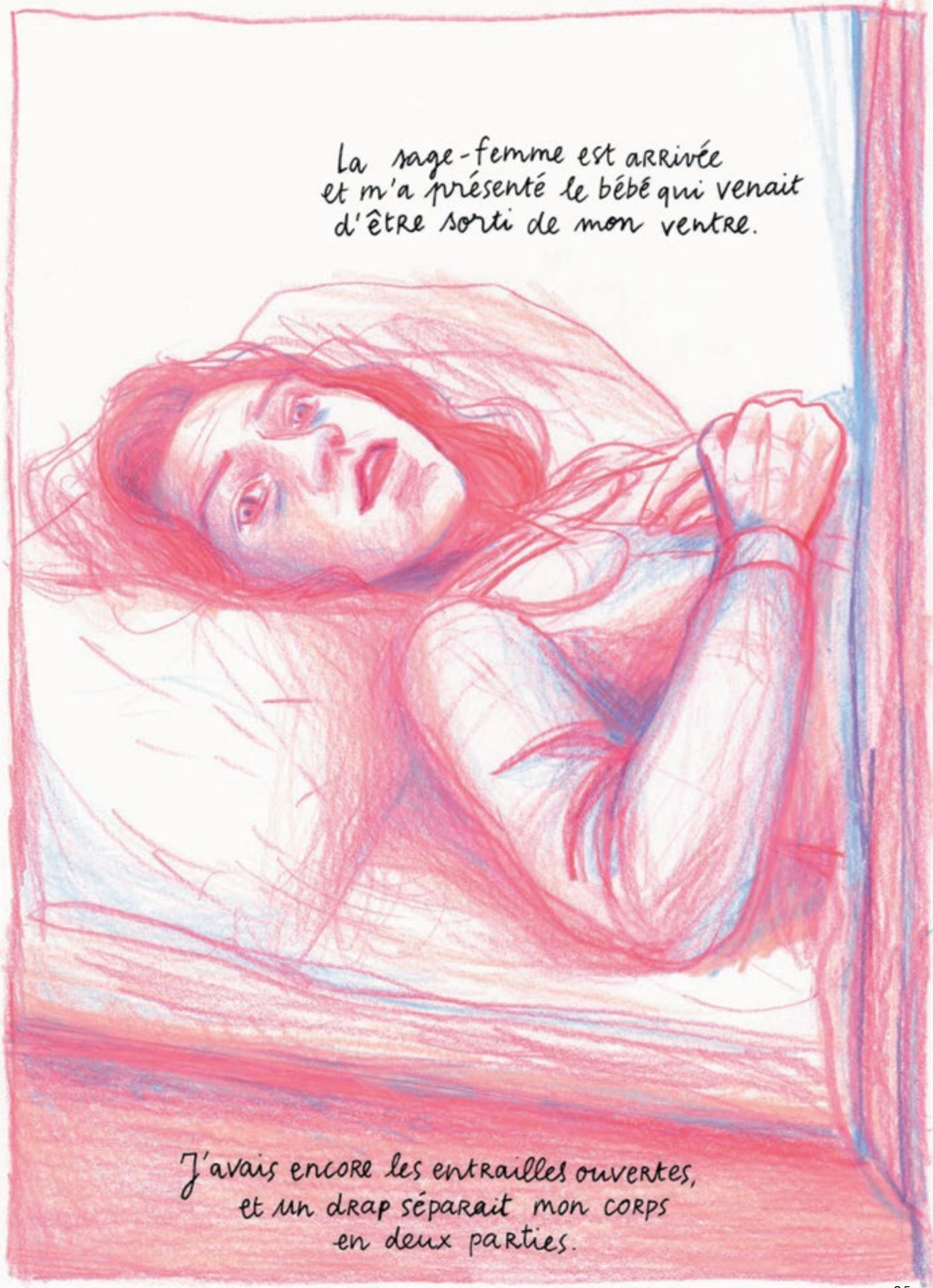
Composer avec la réalité historique

Dans les collections de la BnF, Sandrine Martin a trouvé matière à répondre à certaines de ses questions. Comment se passait une césarienne au début des années 1940 ? À quoi ressemblaient à l'époque un berceau, des panneaux de signalisation ou une imprimerie ? « *Mon héroïne vit au-dessus de l'imprimerie familiale dans laquelle travaille une femme membre d'un réseau de résistance. Pour nourrir cet aspect du récit, je me suis intéressée à la création des éditions de Minuit fondées en 1941 par Jean Bruller, dit Vercors, et Pierre de Lescure. J'ai lu des ouvrages sur le sujet et j'ai eu accès, au département des Estampes et de la photographie et à la Réserve des livres rares, à quantité d'affiches, de tracts, de documents de la vie quotidienne.* » Sa démarche vise moins l'exactitude historique que la confrontation de deux imaginaires – le sien, intime et

familial, et celui, collectif, que charrie la période de l'Occupation. Dans les premières planches de sa bande dessinée, cette collusion se lit à travers la palette de couleurs adoptée. À rebours des teintes sombres auxquelles les films sur la Seconde Guerre mondiale nous ont habitués, du *Dernier métro* au *Labyrinthe de Pan*, en passant par *Monsieur Klein*, ses crayons de couleurs explorent toutes les nuances de rose, rouge, bleu et violet – reflets de l'intensité des émotions du personnage principal.

Paysages émotionnels

Car chez Sandrine Martin, il est beaucoup question d'émotions. « *J'ai découvert à la BnF que la matérialité des documents d'époque permet, d'une certaine manière, d'entrer en contact avec ceux qui les ont touchés avant nous. Ces séances dans la salle de lecture des Estampes ont été des moments très forts en émotion* », confie-t-elle. Dans sa dernière bande dessinée, *Émotive. Voyages à bord du vaisseau mental*, publiée chez Casterman, elle invitait avec humour et finesse son alter ego à interroger son paysage émotionnel. En racontant l'histoire d'une femme qui s'affranchit de son milieu social et familial pour s'autoriser à aimer et créer librement, son prochain livre promet d'explorer encore d'autres facettes de la psyché féminine.  **Mélodie Leroy-Terquem**



La sage-femme est arrivée
et m'a présenté le bébé qui venait
d'être sorti de mon ventre.

J'avais encore les entrailles ouvertes,
et un drap séparait mon corps
en deux parties.



Ados bienvenus !

Depuis les dernières vacances de fin d'année, l'âge d'accès à la bibliothèque tous publics du site François-Mitterrand passe de 16 à 14 ans. Anne-Élisabeth Buxtorf, directrice des publics de la BnF, fait le point sur cette nouveauté.

Chroniques : La BnF accueillait jusqu'ici les jeunes à partir de 16 ans ; quelles sont les raisons qui ont conduit à abaisser cet âge minimum à 14 ans ?

Anne-Élisabeth Buxtorf : La BnF a vocation à accueillir tous les publics, comme l'indique d'ailleurs la dénomination de la « bibliothèque tous publics » du site François-Mitterrand. Elle reçoit déjà des jeunes, voire des très jeunes, dans les ateliers autour des expositions, les visites des sites, que ce soit dans un cadre familial, scolaire ou périscolaire. En 2022, nous avons accueilli plus de 23 000 jeunes de moins de 16 ans via les activités pédagogiques et les ateliers. Deux salles de lecture leur sont ouvertes : la salle I sur le site François-Mitterrand, dédiée à la littérature jeunesse, et la salle Ovale du site Richelieu avec ses 9 000 bandes dessinées en libre accès. Ce public d'adolescents est donc déjà là, nous le connaissons et nous lui proposons de multiples activités.

Les études montrent qu'il existe un décrochage à l'adolescence par rapport à la lecture...

Statistiquement, les jeunes cessent de fréquenter les médiathèques publiques autour de 12 ou 13 ans, après l'entrée au collège. Ensuite, en grandissant, ils s'éloignent de plus en plus des habitudes de lecture. C'est l'une des raisons qui ont conduit la BnF à lancer une réflexion sur la façon dont elle pourrait ouvrir plus largement ses salles de lecture du Haut-de-jardin aux plus jeunes. Plusieurs hypothèses ont été examinées. Nous avons également regardé ce qui se passe à l'étranger : en Allemagne par exemple, certaines bibliothèques universitaires sont ouvertes aux enfants pour permettre aux chercheurs

de venir avec les leurs. Le scénario le plus simple et le plus cohérent a été, selon nous, d'abaisser l'âge plancher à 14 ans, ce qui correspond à l'âge du premier examen, le brevet des collèges. Un autre point, mis en lumière par les études de publics, concerne les jeunes qui utilisent les espaces dans les allées ou à proximité des halls. Même s'ils n'entrent pas dans les salles de lecture, ils disent trouver à la BnF un cadre de travail qui les soutient. Nous observons d'ailleurs que les jeunes de la tranche d'âge 16-18 ans, déjà accueillis à la BnF, ont un profil plus diversifié que le lectorat moyen. Cette ouverture a ainsi une portée sociale évidente. Pour eux, la Bibliothèque dans son ensemble est un espace à forte valeur symbolique, qui dégage une image de sérieux. Venir y travailler est donc un gage de réussite. Nous pensons aussi que la BnF peut contribuer à accompagner les jeunes dans la découverte de la documentation, et les préparer ainsi à l'enseignement supérieur.

Quels dispositifs vont être développés en direction de ces publics plus jeunes ?

Dans l'esprit du dispositif « Prépare ton bac à la BnF », mis en place il y a quelques années, nous lançons en 2024 « Prépare ton brevet », dont le principe repose sur la mise à disposition des élèves des espaces d'étude, des ressources et des ateliers. Pour les jeunes de 14 à 16 ans, le Pass lecture/culture de la BnF est gratuit pendant un an, puis pourra être financé par le biais du Pass du ministère de la Culture. Nous travaillons avec les enseignants pour concrétiser ces projets et en développer d'autres à plus long terme. Cette collaboration avec la communauté éducative nous apparaît essentielle pour que la Bibliothèque puisse répondre au mieux aux attentes et aux besoins de ces nouveaux publics. ☺

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Dans la salle I du site François-Mitterrand, où les lecteurs ont accès à un fonds de référence sur la littérature pour la jeunesse
Photo Béatrice Lucchese



Inauguré en septembre 2022 sur le site Richelieu, le musée de la BnF présente au public les richesses des collections de la Bibliothèque dans leur extraordinaire diversité et met en lumière ses trésors souvent méconnus. Avec pour fil rouge, en cette saison 2023-2024, la thématique des révolutions.

Incarnation de la vocation de la BnF à partager le plus largement possible le patrimoine dont elle est dépositaire, le musée expose des pièces choisies dans l'ensemble de ses collections. Il propose au visiteur, dans les premières salles, une présentation permanente d'œuvres remarquables, tandis que d'autres espaces donnent à voir une sélection renouvelée tous les quatre mois. Ainsi se décline, dans la galerie Mazarin et dans

la Rotonde, un parcours sur une thématique annuelle, en trois rotations successives pour éviter une trop longue exposition des œuvres sensibles à la lumière.

Cette saison, c'est à travers le prisme des révolutions dans les domaines de la pensée, de la création, des sciences, de l'histoire et de la société que le parcours a été conçu. Traversant les collections de la BnF depuis le Moyen Âge jusqu'aux

Niki de Saint Phalle,
Nana Power, 1971
BnF, Estampes et
photographie

années 2000, il s'ouvre avec les découvertes scientifiques de l'Époque moderne, qui ont révolutionné les connaissances en Occident. Après la lutte des femmes pour leurs droits à la Révolution et la figure singulière du marquis de Sade, le parcours se poursuit au XIX^e siècle avec Victor Hugo et le mouvement romantique, puis avec Émile Zola, témoin de la révolution industrielle. Il se termine avec les révolutions artistiques, intellectuelles ou sociales du XX^e siècle, comme le surréalisme, l'abstraction, la psychanalyse, Mai 68 ou le féminisme. Chaque trésor présenté est une fenêtre sur d'autres œuvres de la Bibliothèque, qui en prolongent le sens. ☺

Le physicien et philosophe des sciences Étienne Klein s’est penché, dans le cadre de sa résidence-musée BnF I Del Duca – Institut de France, sur l’édition originale d’un ouvrage de Blaise Pascal, exposé dans la galerie Mazarin jusqu’au 19 mai 2024. L’occasion de revenir sur une admiration de longue date qui fait l’objet d’un texte publié dans *Le Journal du musée*.

Entre Étienne Klein et Blaise Pascal, le compagnonnage ne date pas d’hier. Il y a eu d’abord la découverte, en classe de première, des *Pensées*, lues et commentées par un professeur de lettres ému presque jusqu’aux larmes, dont le trouble ne pouvait laisser indifférent. Il y a eu ensuite la rencontre avec ses écrits scientifiques. « *Pascal me fascine par son écriture, la langue magnifique qui est la sienne, et aussi par son immense productivité scientifique, alors même qu’il ne s’est consacré aux sciences que bien peu d’années* », explique le physicien passionné d’histoire des sciences. Pour ce grand admirateur de l’« effrayant génie », qui confie avoir toujours l’une de ses œuvres à portée de main, la résidence-musée à la BnF était l’occasion rêvée de remonter à la source. Encore plus en cette année 2023 marquant le 400^e anniversaire de la naissance du philosophe et mathématicien.

Le récit d’une expérience cruciale

Les éditions originales de Pascal ne manquaient pas. Le choix d’Étienne Klein s’est finalement arrêté sur le *Récit de la grande expérience de l’équilibre des*

liqueurs, conservé à la bibliothèque de l’Arsenal. « *Je connaissais déjà le Traité sur le vide, sur lequel j’avais travaillé pour mon livre* Ce qui est sans être tout à fait. *J’ai pu lire grâce aux conservateurs de la BnF deux autres textes que Pascal avait écrits sur le sujet, dont ce petit ouvrage d’à peine 30 pages paru en 1648. Il y relate l’expérience cruciale qu’il avait lui-même conçue et qui a coupé l’histoire en deux : il y eut un “avant” et un “après”.* Suivant ses directives, Florin Périer, son beau-frère, a monté un tube de Torricelli [baromètre au mercure] au sommet du puy de Dôme et constaté que la hauteur de la colonne de mercure diminuait avec l’altitude, ce qui démontrait que la prétendue horreur de la nature pour le vide pouvait s’expliquer par les seuls effets du poids de l’air, autrement dit par ce qu’on appellera plus tard la “pression atmosphérique”. Il fut ainsi mis fin à la “querelle du vide” qui avait commencé quelques années plus tôt. »

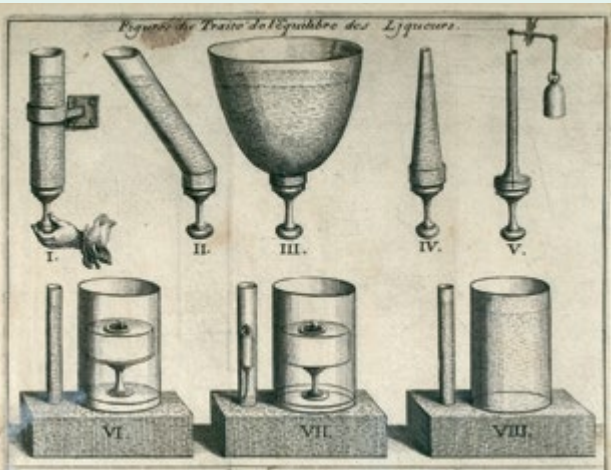
Un parfum de sacré

En découvrant l’ouvrage relié de cuir, Étienne Klein a immédiatement ressenti ce « halo symbolique » attaché à l’œuvre



Étienne Klein
Photo Natalia Signorini

En bas
Blaise Pascal, planche de *Récit de la grande expérience de l’équilibre des liqueurs*, 1648
BnF, Arsenal



Passion Pascal

originale qu’évoque Walter Benjamin. Il perçoit la fragilité de l’objet, imagine le travail de l’imprimeur disposant ses lettres de plomb pour composer sa page. « *Il y avait aussi comme un parfum de sacré, auquel je ne m’attendais pas. Les gestes du conservateur manipulant le livre étaient presque liturgiques.* » Étienne Klein fait tourner les pages, photographie les passages qui l’intéressent particulièrement. Pour l’intégralité du texte, il pourra se reporter aux œuvres de Pascal en Pléiade, auxquelles il manquera cependant toujours le « supplément d’âme » de cette première édition.

La plongée dans les magasins de collections aura-t-elle eu la saveur d’un voyage dans le temps ? Le chercheur préfère l’analogie avec la mécanique quantique : « *De la même façon que nous réussissons à recréer les conditions de l’univers primordial en reproduisant, grâce à des collisions de particules de haute énergie, des phénomènes survenus quelques secondes après le Big Bang, la BnF fait, occasionnellement – comme lors de cette résidence – ressurgir dans le présent des traces du passé qu’elle garde habituellement loin des regards. On pourrait donc dire qu’elle est le pendant architectural du vide quantique. De ma part, bien sûr, c’est un immense compliment !* »

Alice Tillier-Chevallier

Cycles de cours | Histoire de la monnaie et de la médaille en 20 objets | Mardis 16 janvier, 6 février, 12 mars, 2 avril 2024
Cours publics d’archéologie | Mardis 23 janvier, 27 février, 19 mars, 23 avril 2024
BnF I Richelieu
Voir agenda p. 10 et 11

Numismatique, archéologie ou les deux ?

Pour la deuxième année consécutive, des cycles de cours, l’un d’archéologie, l’autre de numismatique, sont proposés à la BnF I Richelieu et diffusés sur la chaîne Youtube de la Bibliothèque. *Chroniques* a rencontré Julien Olivier, chargé des collections de monnaies grecques au département des Monnaies, médailles et antiques.

Chroniques : Des cours à la BnF I Richelieu, c’est une nouveauté ?

Julien Olivier : Pas du tout ! C’est une belle idée de nos lointains prédécesseurs et nous nous inscrivons dans leurs pas. La tradition des cours publics de la Bibliothèque nationale remonte à la Révolution française. Dès 1795, Aubin-Louis Millin professait dans une salle de cours ouverte à tous au milieu des antiquités, avec l’idée de faire partager les savoirs et les œuvres de la Bibliothèque. Nous avons voulu reprendre ce concept en fondant nos cours publics sur une sélection d’objets que nous apportons et manipulons, sous les yeux du public présent en salle ou en ligne. Par ailleurs, la BnF souffre parfois d’une image d’institution savante et un peu élitiste et nous avons voulu casser cet *a priori* en proposant des cours accessibles quel que soit le niveau de connaissance de chacun.

De quoi sera-t-il question dans le cours sur la numismatique ?

Cette année, le thème est le déchiffrement. Le propos de chaque cours est fondé sur la présentation et le commentaire de vingt monnaies, filmées en direct par un cameraman. Une monnaie ou une médaille, c’est un objet qui tient dans le creux de la main, mais qui recouvre des images et des inscriptions de différents types. Le dispositif du cours permet de zoomer sur les pièces et de montrer des

éléments qui seraient presque invisibles si l’objet était dans une vitrine. On décrypte le sens que l’on peut donner au choix de l’iconographie, on le recontextualise dans l’époque et le lieu où il a été produit. Le cycle s’articule en quatre séances sur les monnaies – grecques, romaines, celtes – et sur les médailles.

Et le cycle sur l’archéologie ?

À une époque où l’on parle beaucoup de provenance des œuvres, nous avons voulu revenir sur des trajectoires d’objets de nos collections. Pour un certain nombre d’entre eux, on peut comprendre, à travers l’étude des archives, d’où ils viennent, comment ils ont été découverts, quels sont les choix qui ont sous-tendu ces acquisitions. C’est cette thématique que nous déclinons en quatre cours. Le premier s’intéresse à des fragments de vases du duc de Luynes qui proviennent d’une tombe étrusque de Tarquinia. Le deuxième porte sur l’histoire des monnaies des rois grecs d’Égypte et le troisième sur la collection de bijoux et de pierres gravées. Le dernier cours est consacré à Edme-Antoine Durand, grand collectionneur de vases, de bronzes et de monnaies grecques. Ces présentations seront comme des jeux de piste, pour suivre la constitution des collections, montrer que ces œuvres ont toutes une histoire et sont aussi des objets de passion.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki



Tétradrachme, monnaie grecque en argent, Clazomènes, Ionie, vers 375-365 av. J.-C.
BnF, Monnaies, médailles et antiques



Le Journal du musée n°5

Janvier-mai 2024

32 p., 50 ill., 8 €. BnF I Éditions

Trois fois par an, *Le Journal du musée* accompagne les accrochages du musée de la BnF en proposant une sélection commentée des œuvres exposées. Une manière de prolonger la visite et d’en garder trace.

Avant le sport

De janvier à juin, en écho aux Jeux Olympiques 2024, le cycle de conférences « De la fouille à l'écriture de l'histoire » s'intéresse à l'archéologie du sport.

« *Se déplacer, se nourrir, chasser : ces occupations qui répondent à des besoins vitaux de l'être humain, pratiquées depuis la nuit des temps, impliquent un travail sur le corps qui peut être considéré comme l'ancêtre du sport. Pour les archéologues et anthropologues, faire le lien entre ce que les fouilles révèlent sur les façons de vivre des sociétés du passé et les pratiques sportives actuelles est un défi passionnant, car le sport d'aujourd'hui est l'héritier de gestes et d'accessoires qui l'ont précédé* », explique Valérie Delattre, archéo-anthropologue à l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), qui ouvrira le cycle le 10 janvier avec une conférence intitulée « *Homo athleticus* : archéologie et sport ». Faire l'archéologie du sport, c'est en effet tout d'abord se pencher sur les activités physiques pratiquées depuis les premiers âges de l'humanité. Marie Besse, archéologue spécialiste du Néolithique (université de Genève), évoquera le 6 mars les archers de cette époque, indispensables acteurs de leur communauté, dotés d'accessoires adaptés, tels des brassards, des flèches affûtées et des arcs en bois souples que ne renierait aucun champion olympique actuel ! Tandis que Christèle Baillif-Ducros, anthropologue biologiste (Inrap), le 12 juin, reviendra sur le rayonnement de l'équitation mérovingienne, lisible grâce à des vestiges archéologiques (étriers, éperons, mors, fragments de selle) et par la reconnaissance des marqueurs ostéologiques, dits « du cavalier », visibles sur certains squelettes mis au jour.

Histoire et archéologie de sports

Le 28 février, Brice Lopez, directeur d'Acta (société de spectacles et d'animations historiques) montrera l'importance et la pertinence de l'archéologie expérimentale pour la connaissance des pratiques sportives du monde antique, tels les arts martiaux, courses de chars et combats de gladiateurs. Le jeu de paume, forme privilégiée du jeu de balle en France entre le XIV^e et le XVI^e siècle, fera l'objet d'une conférence de Jean-Yves



Gentilhomme jouant à la paume, sous Henri III, 1586, dans *Recueil de costumes et portraits*, XIX^e siècle. Bibliothèque municipale de Rouen

Dufour, archéologue (Inrap) et Thierry Bernard-Tambour, historien et joueur de paume, le 24 avril. Présentant les fouilles récentes de plusieurs terrains (Versailles, Villers-Cotterêts, Chinon...), ils évoqueront l'ardent engouement pour ce jeu apprécié surtout par l'aristocratie. Loin d'être précurseur du tennis, le jeu de paume est toujours pratiqué et reste présent dans la langue française à travers de nombreuses expressions, comme « jeux de mains, jeux de vilains » ou « épater la galerie ». Le 15 mai, Fabrice Delsahut, ethno-historien (Sorbonne Université) présentera ses recherches sur les pratiques ludiques des populations nord-américaines, qui peuvent être appréhendées tant par l'archéologie que par l'iconographie et les archives. Ce croisement des approches permet aujourd'hui de renouveler nos connaissances sur les origines et l'histoire du sport, qui occupe une place centrale dans nos sociétés contemporaines. [🔗 Sylvie Lisiecki](#)

Le Moyen Âge revisité

Omniprésent dans l'imaginaire contemporain, le Moyen Âge est sans cesse réinventé par les romans, séries, bandes dessinées ou jeux vidéo. Jérémy Chaponneau, chargé de collection de manuscrits médiévaux, revient sur l'histoire du médiévalisme qui fait l'objet de trois conférences à la bibliothèque de l'Arsenal.

Chroniques : Quantité de productions littéraires et artistiques prennent place dans un Moyen Âge imaginaire, idéalisé ou noirci à l'extrême. Comment l'expliquez-vous ?

Jérémy Chaponneau : Dès la fin du XVIII^e siècle, le Moyen Âge a été un objet de fantasmes. Écrivains et artistes se mettent à penser cette période comme une antithèse de leur époque : ils ont la nostalgie d'un monde idéal, d'avant la révolution industrielle, où l'homme était plus proche de la nature. Walter Scott, avec *Ivanhoé* et son imagerie chevaleresque, popularise le genre du roman médiéval. Dans son sillage, d'autres auteurs utilisent le Moyen Âge comme toile de fond, à l'instar de Victor Hugo avec *Notre-Dame de Paris*. Mais si le décor et les personnages sont inspirés de la période médiévale, le récit, lui, est ancré dans les préoccupations de l'époque qui le voit naître. Le même phénomène se produit aujourd'hui dans les fictions qui ont le Moyen Âge pour cadre. L'étude du médiévalisme a connu un profond renouveau ces dernières décennies, avec de nombreuses publications scientifiques, comme par exemple

le *Dictionnaire du Moyen Âge imaginaire* paru en 2022. Cette actualité nous a incités à concevoir un cycle sur le médiévalisme – et la bibliothèque de l'Arsenal semblait un lieu tout indiqué pour cela !

De fait, la bibliothèque de l'Arsenal n'est pas étrangère à l'émergence du médiévalisme...

En effet, elle a joué un rôle capital dans cette recreation du Moyen Âge, à travers deux grandes figures. D'abord celle du marquis de Paulmy, fondateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Passionné de littérature médiévale, il se lance en 1775 dans l'édition de romans médiévaux à partir de sa riche collection de manuscrits. Ce faisant, il promeut l'idéal chevaleresque pour redorer l'image de la noblesse, fort écornée en cette fin de l'Ancien Régime, comme le racontait la première séance du cycle, à réécouter en podcast. La seconde figure est celle de Charles Nodier, père spirituel des Romantiques, lui-même auteur de récits médiévalistes. Bibliothécaire en chef de l'Arsenal, il y tient l'un des salons littéraires les plus influents de l'époque, où il reçoit Hugo,

Dumas, Balzac. Le Moyen Âge des Romantiques, et de Nodier en particulier, fera l'objet de la deuxième conférence.

Des séries comme *Kaamelott*, *Game of Thrones*, un jeu vidéo comme *Zelda* sont les preuves d'une fascination toujours intacte pour le Moyen Âge. Comment expliquer la persistance de cet intérêt ?

Cela tient sans doute à la capacité de ce Moyen Âge fantasmé à absorber les obsessions et inquiétudes contemporaines. Au XX^e siècle, par exemple, le médiévalisme est alimenté par les craintes que fait naître la fin du monde paysan puis par une prise de conscience écologique. Le fondateur de la *fantasy*, Tolkien, projette dans *Le Hobbit* ses doutes sur la réaction des hommes face aux barbaries du XX^e siècle. La création d'un univers où le lien à la réalité historique est très plastique permet de construire des héros qui incarnent des valeurs différentes selon les époques ou les auteurs, comme la figure du roi Arthur, aujourd'hui encore très ambivalente. Vincent Ferré reviendra sur ces questions dans la troisième séance. Il y évoquera aussi les représentations actuelles du Moyen Âge, dans lesquelles – signe des temps – le christianisme a presque disparu et la guerre est omniprésente, mais où règnent souvent la fantaisie et l'humour les plus débridés, pour notre plus grand plaisir ! [🔗](#)

Propos recueillis par Karine Moreaux

François Clauquin, *Le dieu Thor, la plus barbare des divinités de la vieille Germanie*, imagerie d'Épinal, 1915. BnF. Estampes et photographie

Anthropocène

les enjeux d'une nouvelle ère

Un nouveau cycle de conférences invite en six séances, inaugurées par Philippe Descola, à se pencher sur la situation actuelle de peuples autochtones dans diverses aires géographiques, à travers le prisme des conséquences de l'activité humaine sur la Terre et son atmosphère.

L'été 2023, marqué par des températures extrêmes et par l'intensification des incendies de grande envergure tels qu'en Grèce ou au Canada, demeurera sans doute un jalon dans le processus de prise de conscience par les populations occidentales du caractère concret de la crise climatique. Les peuples autochtones quant à eux, interdépendants des écosystèmes qui les accueillent, sont depuis longtemps en première ligne face aux bouleversements écologiques liés à l'anthropocène.

L'anthropocène sous le regard des sciences sociales

Le terme d'« anthropocène » (de *anthropos* et *kainos* signifiant respectivement « être humain » et « nouveau » en grec ancien) a été proposé en 2000 par le biologiste Eugene F. Stoermer et le prix Nobel de chimie Paul Josef Crutzen. Il qualifie l'époque géologique contemporaine caractérisée par les effets massifs des activités humaines sur la planète : réchauffement climatique, fonte des glaces, élévation du niveau des mers, pollution des sols, de l'atmosphère, des océans, érosion de la biodiversité... Si ce concept relève initialement des sciences de la terre, il traverse actuellement le champ des sciences sociales. Parmi elles, l'anthropologie sociale et culturelle contribue à éclairer les enjeux écologiques et à offrir des pistes pour tenter de résoudre la crise actuelle. C'est dans cette perspective que la BnF propose un cycle de six conférences qui s'intéressent à la situation de peuples autochtones originaires d'aires géographiques emblématiques – Amérique du Sud, Afrique de l'Est, Europe du Nord, Asie de l'Est et océan Pacifique. Tous sont confrontés à des problématiques induites par le prélèvement de ressources, la production d'énergie ou l'agriculture et l'élevage, sur leurs terres, par des tiers.

Une conférence inaugurale de Philippe Descola

Philippe Descola, anthropologue, professeur émérite au Collège de France, titulaire de la chaire Anthropologie de la nature de 2000 à 2019, prononcera la conférence inaugurale. Après un long travail de terrain en haute Amazonie équatorienne auprès des Achuar, ses recherches lui ont permis d'établir que, dans bien des parties du monde, l'usage d'un territoire est dépendant

d'une foule de non-humains – divinités, esprits, ancêtres, animaux – dotés d'une puissance d'agir autonome et avec lesquels les humains doivent composer. Le rapport politique à la terre y diffère de celui qui nous est familier, soit parce que les non-humains forment un collectif avec les humains, soit parce qu'ils sont vus comme des sujets agissant dans leurs propres collectifs. Sa conférence, intitulée « Cosmopolitiques de l'anthropocène », est une invitation à méditer pour un traitement de la Terre moins destructeur et moins anthropocentré.

Des solutions pour restaurer les équilibres naturels ?

Le cycle permettra ensuite aux anthropologues invités d'exposer comment les Maasaï de la vallée centrale du Rift au Kenya, les éleveurs de rennes Sami en Laponie suédoise, les Yagán de l'île de Navarino en Patagonie chilienne, les éleveurs nomades de Mongolie et les Man-Tongoa du Vanuatu voient leurs milieux de vie menacés de disparition et leur existence bouleversée dans ses dimensions matérielles, sociales et culturelles. Ils présenteront aussi certaines des stratégies que ces peuples développent face aux effets délétères de l'anthropocène, en mobilisant leurs savoirs et leurs représentations du monde mais aussi en agissant sur le plan du droit, national et international, et de la politique à une échelle locale ou globale. ©

Cécile Geoffroy-Oriente



Mobilisation autochtone nationale du 23 au 27 avril 2018 à Brasilia
L'édition 2018 a rassemblé plus de 3 000 Indiens de quelque cent communautés différentes, dénonçant notamment l'utilisation sur leurs terres des techniques de *fracking* ou fracturation hydraulique pour extraire le pétrole et le gaz naturel.

Pleins feux sur la dame en noir

Avec les archives de Barbara, données à la BnF par l'association Barbara Perlimpinpin, le département de la Musique offre désormais aux chercheurs la possibilité d'explorer les multiples facettes de la carrière d'une artiste hors normes.

Précieuse gardienne de la mémoire et de l'œuvre de l'une des plus grandes voix de la chanson française, l'association Barbara Perlimpinpin a été créée en 2000, trois ans après le décès de la chanteuse, à l'initiative de proches et d'admirateurs. En rachetant ses archives et objets mis en vente et en collectant auprès de fans ou de salles de spectacles des documents relatifs à sa carrière, l'association souhaitait limiter leur dispersion avec l'ambition de les rendre un jour accessibles au public. Ce vœu est désormais exaucé : l'ensemble de ces archives a rejoint les collections du département de la Musique de la BnF début 2023.

Le goût pour la scène

Barbara (née Monique Serf) commence sa carrière en 1954 sur les scènes des cabarets L'Atelier à Bruxelles et L'Écluse à Paris, avant de connaître le succès à Bobino en 1964, où elle assure la première partie de Georges Brassens qu'elle éclipse presque. La même année, elle sort son premier disque studio, *Dis quand revien-*

dras-tu ?, dont elle écrit et compose la plupart des chansons. Barbara n'aimera jamais vraiment les studios d'enregistrement où elle disait s'ennuyer, et préférera toujours la scène. Au contact du public, ses interprétations perméables aux ambiances et émotions du moment peuvent insister sur un nouveau mot, être tour à tour légères ou graves. Jusqu'en 1993 – année où sa santé se dégrade –, elle enchaîne les représentations sur les grandes scènes parisiennes, les tournées en province et à l'étranger (Canada, Japon, Russie, Pays-Bas). En témoignent de nombreuses coupures de presse, la collection de programmes de ses spectacles, des affiches ou photographies originales, ou encore ces rares éditions japonaises de disques, patiemment récupérés par l'association. Certaines archives permettent aussi de passer en coulisses et de découvrir la préparation de certains de ses plus mémorables spectacles, comme le plan des lumières à Pantin en 1981 ou les partitions de *Perlimpinpin* ou *Mon enfance* réarrangées



par Gérard Daguerre pour le Châtelet en 1987. Les différentes versions des chansons de la comédie musicale *Lily Passion* avec Gérard Depardieu, créée entre 1984 et 1986, révèlent quant à elles la pénible genèse de ce projet.

La femme engagée

Ce fonds d'archives permet aussi d'aborder d'autres pans de la carrière de Barbara. Au début des années 1970, elle s'essaye à la comédie et se retrouve à l'affiche de plusieurs films, dont *Franz* réalisé par son ami Jacques Brel. En 1991, elle prête sa voix pour un livre-cassette, des *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke. C'est enfin l'engagement de Barbara que l'on pourra considérer avec ces archives qui permettent non seulement de se plonger dans l'écriture des chansons *Sid'amour à mort*, *Le Couloir* ou encore *Rêveuses de parloir*, lorsque Barbara prêtait ses mots et sa voix aux malades du Sida ou aux détenus, mais aussi de documenter les nombreux échanges et visites qu'elle effectua auprès d'eux – preuve que la « chanteuse de minuit » savait aussi humblement descendre de scène pour se mettre à l'écoute. ©

Émilie Kaftan

Barbara dans le spectacle musical *Madame* de Remo Forlani, Théâtre de la Renaissance, 1970
Photo Marc Comte
BnF, Musique



Marie-Laure de Decker sur tous les fronts

Marie-Laure de Decker, disparue le 15 juillet dernier à l'âge de 75 ans, a connu un parcours singulier, du mannequinat à la photographie de guerre, de mode et de plateau. La BnF, qui tient ici à lui rendre hommage, avait entrepris peu de temps avant sa mort l'acquisition d'un ensemble de ses œuvres.

En 1967, alors jeune mannequin, Marie-Laure de Decker se lance dans la pratique de la photographie en portraiturant de nombreux artistes, notamment en lien avec le cercle des surréalistes et dadaïstes – Marcel Duchamp, Hans Bellmer, Man Ray ou encore Roland Topor avec qui elle vivait. Sensible à la question coloniale, elle devient correspondante de guerre au Vietnam en 1970.

Une nouvelle pratique de la photographie de guerre

Elle entre à l'agence Gamma en 1973 et part couvrir avec Raymond Depardon l'enlèvement de Françoise Claustre au Tchad en 1975. Elle y retourne à plusieurs reprises jusqu'en 1979 et imagine de nouvelles approches du conflit. Loin de la pratique de l'instantané de guerre saisi sous les balles, à rebours des images sensationnelles et macabres, ses reportages

impliquent une relation forte aux populations locales avec qui elle entretient des liens tout au long de sa vie, comme les Toubous puis la tribu nomade des Wodaabes rencontrée en 2001. Le département des Estampes et de la

photographie de la BnF conserve la mémoire de son travail au Tchad sous la forme d'une série de très beaux portraits de 1975, entrés par voie de dépôt légal. Sur ces photographies, des combattants rebelles prennent la pose, en armes : ils se tiennent, hiératiques et dignes, devant un simple drap tendu, selon les modalités alors en pratique dans les studios africains. Ce reportage original sur le conflit tchadien, au-delà des parutions de presse, donnera lieu à l'édition d'un livre, *Pour le Tchad*, publié en 1978.

Sous le signe de l'indépendance

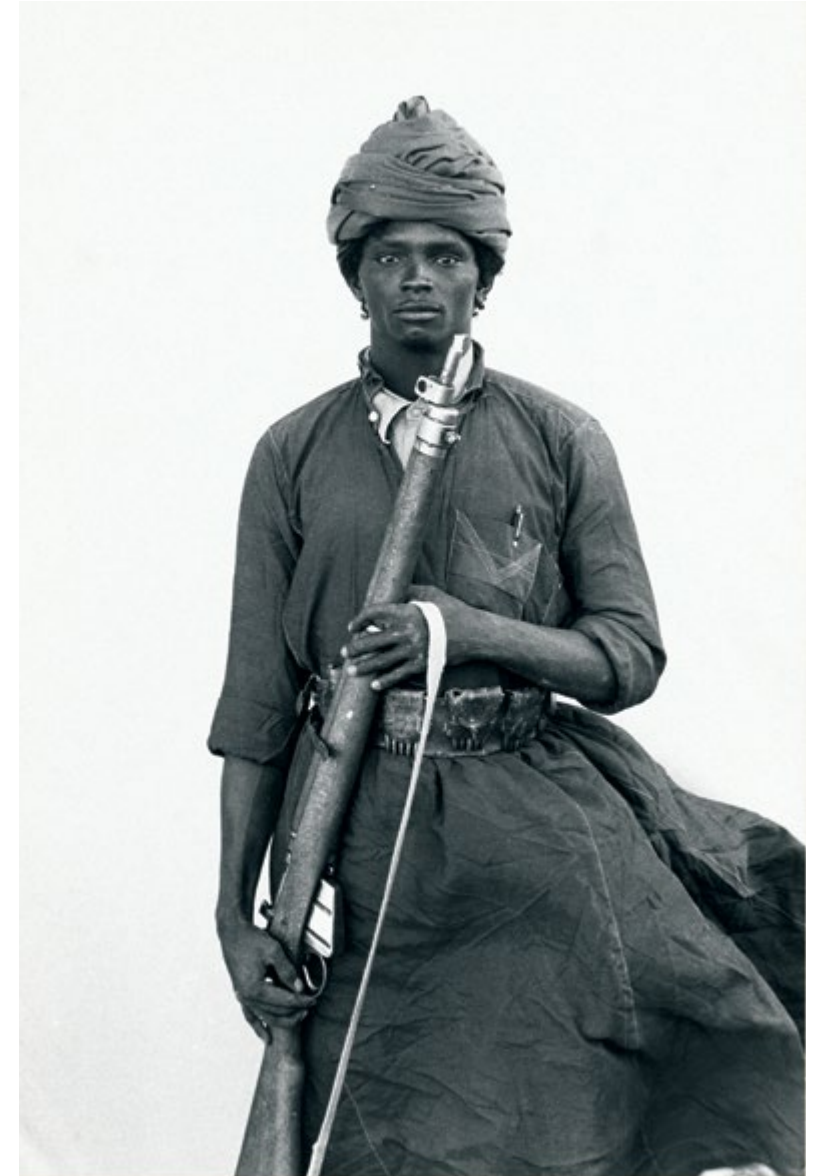
Refusant l'impératif de fournir des images spectaculaires et rentables, Marie-Laure de Decker quitte l'agence Gamma en 1979. Après d'autres reportages de société, réalisés en Union soviétique, aux États-Unis puis en Chine, elle se tourne vers la

Portrait de
Marie-Laure de
Decker, Paris
Photo Jack Nisberg

« Des combattants rebelles prennent la pose, en armes : ils se tiennent, hiératiques et dignes, devant un simple drap tendu »

photographie de plateau notamment pour Maurice Pialat et les films de Catherine Deneuve, et vers la photographie de commande (de publicité et de mode) pour le magazine *Vogue*. Parallèlement, à partir de 1985, elle se rend régulièrement en Afrique du Sud où elle couvrira la fin de l'apartheid dans les années 1990. Le parcours hors norme de Marie-Laure de Decker, également marqué par un procès avec Gamma autour de la propriété de ses images, raconte en creux l'histoire des pratiques photographiques dans la presse depuis les années 1970, la force et les limites des organisations en agences, les difficultés à s'y faire une place en tant que femme puis à se frayer un chemin hors des grands circuits médiatiques, loin des modes de représentations éprouvés de l'actualité.

L'acquisition de nouvelles photographies de Marie-Laure de



Decker par la BnF était en cours d'officialisation au moment de son décès en juillet dernier. L'ensemble comprend son plus célèbre autoportrait, jeune, munie de son appareil photographique, ainsi que seize de ses portraits d'artistes en noir et blanc, pris dans les années 1960 et 1970. Outre Man Ray dans son atelier, Roland Topor à sa table de travail ou en famille, et Marguerite Duras aux côtés de François Mitterrand à l'Élysée, on y trouve Niki de Saint Phalle, Martial Raysse, Erro, Roberto Matta, Jacques Monory ou encore le photographe chinois Chin-San Long. Ces portraits viendront enrichir le fonds de la photographe déjà présent à la BnF, tout en s'inscrivant dans la tradition de collecte, par le département des Estampes et de la photographie, des portraits d'artistes dont il conserve les œuvres.  **Dominique Versavel**

Portrait de
combattant rebelle
tchadien, 1976
Photo Marie-Laure de
Decker/BnF, Estampes et
photographie

Photographier la danse et le théâtre

Photographe et vidéaste, Claude Lê-Anh (1936-2020) a suivi la chorégraphe Carolyn Carlson et de nombreuses compagnies de danse et de théâtre à partir des années 1970. Un ensemble de plusieurs milliers de ses photographies a rejoint la BnF en 2022, à la faveur d'un don consenti par son ayant droit, la danseuse Luisa Casiraghi, par l'intermédiaire de Michèle Meunier, amie de la photographe.

Née en 1936 au Vietnam, Claude Lê-Anh s'installe en France au cours des années 1950. À la suite de sa rencontre avec le metteur en scène Jorge Lavelli, elle commence à photographier les pièces du dramaturge Copi à Paris au début des années 1970.

Trente ans de collaboration avec Carolyn Carlson

La photographe découvre le travail de Carolyn Carlson au Groupe de recherches théâtrales de l'Opéra de Paris et réalise en 1975, lors de la répétition générale de *L'Or des fous*. *Les Fous d'or* au Théâtre de la Ville, une photographie de la danseuse effectuant une magnifique arabesque. Cette image va faire le tour du monde et marquer le début d'une collaboration de plus de trente ans avec l'artiste. Fascinée par l'imaginaire, la perfection du geste, la beauté et l'énergie de Carolyn Carlson, Claude Lê-Anh photographie toutes ses créations, dont le célèbre ballet *Blue Lady*, créé en 1983 à La Fenice, à Venise, où la chorégraphe est en résidence avec sa compagnie. Elle réalise ses prises de vue pendant les spectacles, attentive aux éclairages et à leurs vibrations, mais aussi durant les répétitions et en coulisses. En 2009, elle co-signe avec la chorégraphe un album intitulé

Portrait de Carolyn Carlson dans *Writings in the wall*, film de Petrika Ionesco, 1979
Photo Claude Lê-Anh
BnF, Arts du spectacle



Carolyn Carlson : Paris, Venise, Paris, offrant un regard croisé sur trente années de création, celui de la photographe et celui de Carolyn Carlson qui signe textes et calligraphies.

Un regard singulier sur le spectacle vivant

Le fonds remis à la BnF rassemble des photographies (négatifs, planches-contacts, tirages et diapositives) d'une qualité exceptionnelle, témoignages de la vision extraordinaire de Claude Lê-Anh pour fixer la danse. Il complète le fonds Carolyn Carlson, entré au département des Arts du spectacle en 2013, et documente les créations d'autres chorégraphes, dont celles de Françoise et Dominique Dupuy, Elsa Wolliaston, Ushio Amagatsu et Ea Sola. L'ensemble compte également de nombreuses images consacrées au théâtre, et en particulier à des mises en scène de Stéphanie Loïk, Jorge Lavelli, Alain Ollivier et Alfredo Arias. Des portraits de Meret Oppenheim, l'une des artistes les plus importantes du mouvement surréaliste, et des images de ses expositions prennent place aux côtés des photographies de spectacles.

Tout au long de sa carrière, Claude Lê-Anh a exposé son travail dans des galeries et musées, notamment au Centre Pompidou et à la Biennale de Paris. Deux ans après sa mort, le metteur en scène Thibaud Croisy a présenté une vingtaine de photographies provenant du fonds de la BnF dans l'exposition *Copi 1971*, au Théâtre de la Cité internationale, en lien avec sa reprise de la pièce de Copi *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer*, créée dans ce même théâtre quelque cinquante ans plus tôt. Rares témoignages de la création de cette pièce, les images de Claude Lê-Anh sont révélatrices de son goût pour la grâce et le noir.  **Manon Dardenne**

Claude Garache en compagnie des poètes

Peintre et graveur, Claude Garache (1929-2023) a fait don l'an dernier à la BnF de plus de soixante-dix estampes et d'une douzaine de livres illustrés. Quelques mois avant son décès, il revenait dans un entretien sur sa pratique de l'estampe et ses relations avec les poètes et écrivains.

Chroniques : Votre travail en estampe est moins connu que votre peinture. Pourtant votre œuvre imprimé compte environ deux cents planches réalisées très tôt, dès le début des années 1960. Comment en êtes-vous venu à la pratique de l'estampe ?

Claude Garache : Mon entrée dans le monde de l'estampe s'est faite à la suite de ma participation à une exposition de peinture à la galerie Maeght, vers 1964-1965. À l'issue de cette exposition de groupe, Aimé Maeght m'a proposé de venir travailler dans ses ateliers. J'y ai rencontré Robert Dutrou qui m'a initié aux techniques essentielles de la gravure. Assez rapidement, je me suis orienté vers l'aquatinte qui pouvait correspondre à ma peinture. Puis quand Aimé a revendu l'atelier de Levallois, il y a eu des bouleversements dans leur organisation. L'un des imprimeurs de l'équipe s'est mis à son compte, Maurice Felt, avec lequel j'ai longtemps travaillé. Ensuite j'ai travaillé avec René Tazé.

Vos gravures résultent-elles de plusieurs états ?

Je fais de multiples états. Dans les premières gravures, comme *Levalloisienne*, il y a trente états. Je pouvais faire cela chez Maeght qui me laissait une grande liberté. En général, je fais entre quinze et vingt états.

Vous avez par ailleurs réalisé une vingtaine de livres avec quelques auteurs fidèles. Des poètes se sont intéressés à votre travail, comme Yves Bonnefoy : comment l'avez-vous rencontré ?

Il y a eu une attirance spirituelle par les œuvres, qui a pris corps, on peut dire, dans le livre. Yves Bonnefoy m'a proposé *L'Ordalie*, un récit écrit en 1949-1950 qu'il avait rejeté et pensait avoir complètement détruit. Et puis, il s'est aperçu qu'il en restait quelques pages, notamment la fin du récit. Et c'est ainsi que le livre s'est fait ensemble chez Maeght, dans l'enthousiasme.

Vous avez aussi travaillé avec Philippe Jaccottet, Alain Veinstein, Edmond Jabès, Philippe Denis ou plus récemment Esther Tellermann. Pourquoi aimez-vous autant la compagnie des poètes ?

C'est parce que j'aime beaucoup la forme de la poésie, l'écriture poétique qui pour moi est indissociable du travail sur la sonorité. La poésie doit être lue, et quand on la lit, la musique, les sons interviennent. Les poètes qui n'ont pas de musique, qui n'ont pas le monde des sons à leur disposition, ne m'intéressent pas, ne me touchent pas.



Lorsqu'il y a une proximité dans l'œuvre, le travail avec le poète se fait tout naturellement. C'est comme des épousailles heureuses. Il y a des cas où ça s'est fait spontanément, par exemple avec Philippe Jaccottet. Avec Edmond Jabès, c'est un texte qui préexistait depuis longtemps, qu'il a remis à jour. Quant à Jean Starobinski, je ressentais une grande proximité intellectuelle avec lui. De tous les écrivains, c'est celui dont je me sentais le plus proche. C'est l'éditeur Orlando Blanco qui a voulu qu'on fasse un livre ensemble, *La Caresse et le Fouet*, en hommage à André Chénier. J'ai toujours voulu faire des livres avec mes contemporains. De plus, quand c'est un ami, les motifs de travailler avec lui prennent beaucoup de sens. Vous savez, mon rapport à la littérature est essentiel.  **Propos recueillis par Céline Chichacastex et Marie Minssieux-Chamonard**

Claude Garache,
Avocette rouge, 1989
Imprimerie Maurice
Felt, Paris
Éditions Maeght
BnF, Estampes et
photographie

Un mathématicien en quête d'absolu

Alexandre Grothendieck, génie des mathématiques du XX^e siècle et pionnier du militantisme écologiste, a passé la fin sa vie en ermite dans les Pyrénées où il a rédigé de nombreux écrits inédits. Un important ensemble de ses manuscrits vient rejoindre les collections de la BnF offrant l'opportunité aux chercheurs d'en percer les secrets.

Des dizaines de milliers de pages, remplies d'une écriture plate et déliée, tantôt aérée, tantôt saturant l'espace de la feuille, enfermées dans des emboîtages en toile sur mesure, déroulant inlassablement les méandres d'une pensée vertigineuse, mêlant structures mathématiques, réflexions métaphysiques et visions mystiques. Ainsi apparaît l'œuvre posthume d'Alexandre Grothendieck (1928-2014), mathématicien de génie qui fut également militant écologiste de la première heure, avant de se retirer du monde pour se consacrer à la méditation et à l'élucidation des mystères du cosmos. Les deux sommes manuscrites qu'il a léguées à la Bibliothèque nationale de France, complétées par un don de ses enfants, offrent un éclairage inédit sur l'œuvre d'un grand scientifique du XX^e siècle qui, loin de se cantonner à la rénovation de la géométrie de son temps, embrassa d'un même regard visionnaire la genèse et l'ordonnement du cosmos, les schèmes de la psyché humaine et divine, et surtout, l'obsédant problème du Mal sur terre.

Une nouvelle conception des mathématiques

Né en 1928 à Berlin d'un père juif ukrainien et d'une mère allemande, dans un milieu anarchiste révolutionnaire, Alexandre Grothendieck connut une enfance solitaire, tôt marquée par l'exil et les persécutions, ce qui ne l'empêcha pas de manifester

précocement d'exceptionnelles dispositions pour les mathématiques. Entre 1948 et 1970, il s'investit corps et âme dans cette discipline, intégrant le célèbre groupe « Bourbaki » qui ambitionnait de restructurer de fond en comble la « reine des sciences » en promouvant rigueur et abstraction dans toutes ses branches, pour tendre à une vision unificatrice. La renommée de l'œuvre mathématique de Grothendieck s'est principalement manifestée dans le domaine de la géométrie algébrique. À l'aide d'un nouveau cadre théorique et de généralisations audacieuses de notions héritées de ses prédécesseurs, il parvient à élargir considérablement le champ de l'intuition géométrique et à tisser des liens insoupçonnés entre algèbre, topologie et théorie des nombres, autour d'une conception renouvelée de la notion d'espace. L'importance de ses travaux lui vaudra la médaille Fields en 1966, suivi du prix Crafoord en 1988, qu'il refusera.

Une vision éco-cosmique de l'humanité

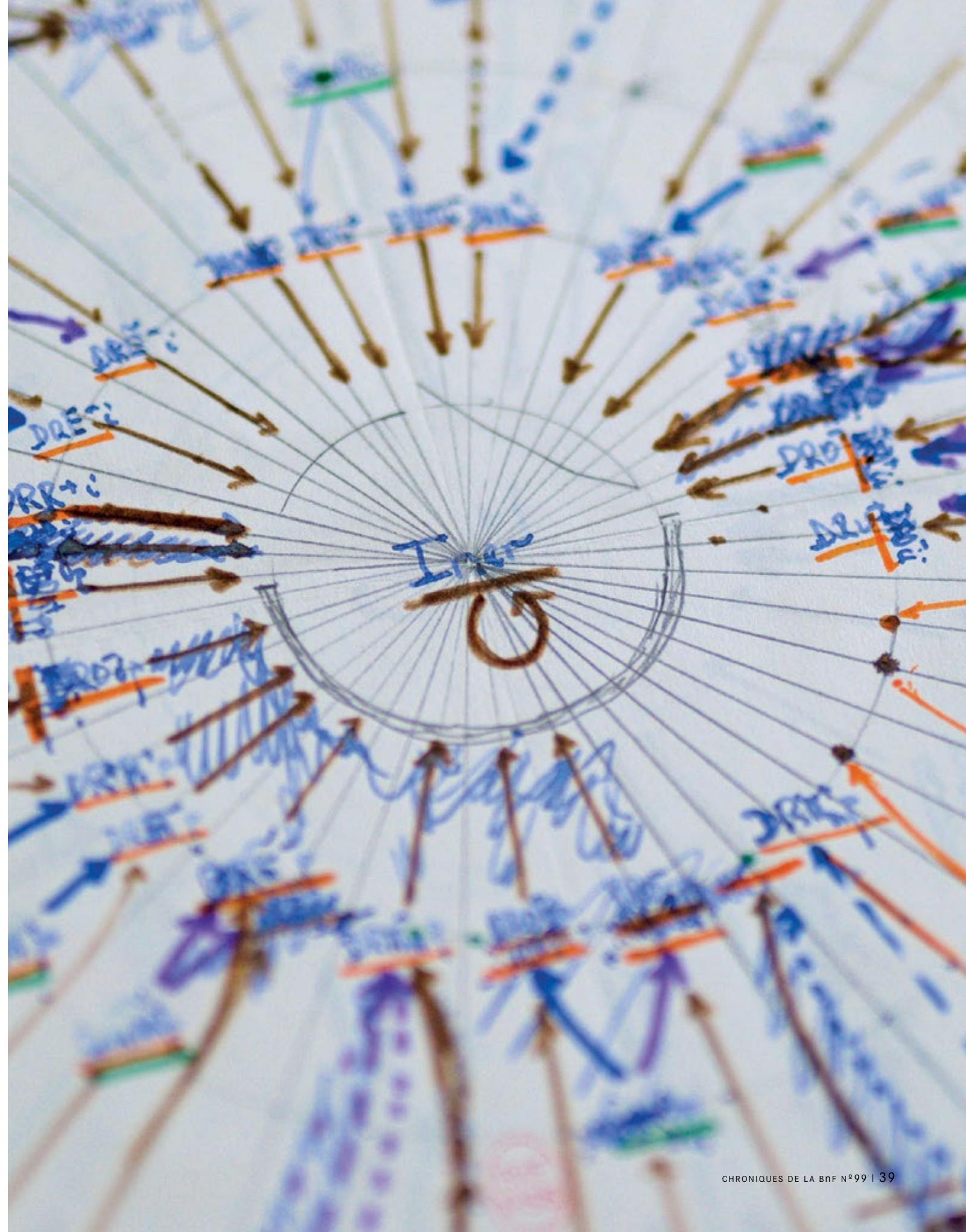
À partir des années 1970, Grothendieck rompt progressivement avec le monde de la recherche scientifique pour se tourner vers le militantisme écologiste, et adopte un mode de vie de plus en plus solitaire et reclus, d'abord dans un village de l'Hérault puis en Ariège. Dans l'isolement de son ermitage de Lasserre, il s'adonne alors à la réflexion métaphysique et à l'écriture introspective, rédigeant successivement *La Clé des Songes* (1987-1988), méditation sur le rêve et l'expérience mystique, puis d'interminables *Réflexions sur la Vie et le Cosmos* (1992-1997), mettant en scène le combat désespéré d'une âme inquiète contre la figure tutélaire du Diable. Les manuscrits acquis par la BnF révèlent ainsi une toute autre facette, inédite, de sa quête obstinée de justice et de vérité. ☺

Jocelyn Monchamp



Portrait de Alexandre Grothendieck
Photo Patrick Siccoli / Sipa Press

À droite
Fonds Alexandre Grothendieck
Photo Elie Ludwig



LES SKYBLOGS AU SERVICE DE LA SCIENCE

À l'été 2023, la BnF a procédé à l'archivage des blogs encore actifs sur la plateforme Skyblog, alors sur le point de fermer. Les dizaines de téraoctets de données ainsi sauvegardées sont venus enrichir les Archives de l'internet, mises à la disposition des chercheurs depuis 2008 et de plus en plus sollicitées par des équipes pluridisciplinaires.

L'annonce de la fermeture de la plateforme Skyblog au printemps dernier a suscité l'émoi de la génération qui, à l'orée des années 2000, a fait ses premiers pas sur le web à travers ce réseau. Bien avant l'émergence des réseaux sociaux, elle a offert la possibilité à plusieurs millions d'utilisateurs, pour la plupart adolescents, de bénéficier gratuitement d'un espace numérique personnalisé permettant de créer un blog et d'échanger avec d'autres membres. Prévenue en amont par les responsables de Skyblog, l'équipe du Dépôt légal numérique de la BnF a procédé en urgence à la collecte la plus complète et la plus fidèle possible des 12 607 289 blogs encore en ligne avant leur suppression.

Conserver les archives du web français

37 téraoctets et 1,8 milliards d'URL sauvegardés ont ainsi rejoint les serveurs sur lesquels la BnF conserve les archives du web français depuis près de trois décennies. Car le web, créé en 1993, a rapidement suscité l'intérêt de la Bibliothèque : elle acquiert à partir de 2004, auprès d'Internet Archive, les collections rétrospectives des premiers sites web français datant de 1996, tout en expérimentant elle-même le processus de collecte en 2002. À partir de 2006, la BnF

est officiellement chargée de la mission de collecter, conserver, signaler et communiquer tous les contenus diffusés sur le web français, afin de constituer la mémoire numérique de demain. Des campagnes de collectes massives annuelles, ainsi que des collectes ciblées, plus complètes et plus fréquentes, enrichissent les collections. À ce jour, 48 milliards de pages web sont accessibles dans les Archives de l'internet pour un volume de 2 000 téraoctets de données. Ces sites archivés, qui pour la plupart n'existent plus ou vont disparaître du web vivant, constituent l'une des collections les plus anciennes et les plus riches au monde.

Des champs d'étude inédits

Le monde de la recherche s'est très tôt intéressé à ces nouvelles sources composées de documents nativement numériques qui ouvraient, à la croisée des sciences humaines et des sciences computationnelles, un champ d'étude inédit. Des historiens, des sociologues, des linguistes ou des spécialistes des sciences de l'information et de la communication ont commencé à s'en saisir. Dans un premier temps, des chercheurs désireux de constituer un corpus de données portant sur un sujet ou un événement particulier (mouvements sociaux, élections, Jeux olympiques) ont sollicité la Bibliothèque pour des actions de collecte ciblées. Des projets universitaires plus structurés ont ensuite vu le jour autour des archives web de la Grande Guerre, de la mémoire des migrations,



Illustration
Claire Ardeni

« AVEC LES SKYBLOGS, LES CHERCHEURS DISPOSENT DÉSORMAIS D'UN CORPUS DE SOURCES QUI REPRÉSENTE UN MOMENT EMBLÉMATIQUE DE L'HISTOIRE DU WEB FRANÇAIS. »

des littératures francophones numériques, ou encore des nouvelles formes d'écriture numérique de l'histoire. Qu'ils concernent l'histoire du web ou l'analyse du temps présent à travers le web, près d'une vingtaine de projets de recherche, soutenus par la BnF, ont ainsi porté sur les collections du dépôt légal du web.

Un moment emblématique de l'histoire du web français

Avec les skyblogs, les

chercheurs disposent désormais d'un corpus de sources qui représente un moment emblématique de l'histoire du web français. En ouvrant un espace d'expression populaire sans précédent, composé de journaux personnels, de blogs officiels, de galeries d'images, de photos et de vidéos, la plateforme a en effet permis à toute une génération de créer de nouvelles formes de sociabilité. On peut aujourd'hui y voir une cartographie du déploiement de

la culture numérique dans la société française, à la frontière entre conversation et publication, à un moment où la conscience des enjeux d'identité et de réputation numérique n'est pas encore forgée. De nombreux chercheurs ont tout de suite identifié la valeur de cette collection, à l'instar d'Emmanuelle Bermès, responsable pédagogique du master Technologies numériques appliquées à l'histoire de l'École nationale des chartes, qui y voit

l'occasion de « *poser les fondements épistémologiques d'une discipline de la source web, encore en construction* ». Pour elle, « *le rapport émotionnel à ces objets dépourvus de matérialité implique un autre rapport au passage du temps, un régime d'historicité en pleine mutation, passionnant à observer pour l'historien du temps présent* ». Les skyblogs sont morts, vivent les skyblogs.

Vladimir Tybin

SILENCE ÇA JOUE

Après des études au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris, William Besserer a rejoint à l'automne 2022 le département Son, vidéo, multimédia de la BnF en tant que musicien-chercheur associé. Il y travaille sur un projet d'étude de l'évolution de la musique dans le jeu vidéo.

Chroniques : Vous êtes musicologue et saxophoniste de formation, spécialisé dans l'improvisation, issu d'un parcours qui peut sembler éloigné de l'univers du jeu vidéo...

William Besserer : J'ai commencé la musique et le jeu vidéo au même moment, vers cinq ou six ans, avec mon grand-frère : il avait une console Sega Mega Drive et il apprenait le saxophone. Je suis un gamer intensif, j'aime vraiment beaucoup jouer ! Mais j'ai aussi très tôt été sensible à certaines musiques de jeux vidéo. Dans *Duke Nukem*, un jeu de série B dans lequel le joueur incarne un type blond et musclé qui tue des aliens, la musique d'inspiration heavy metal m'a beaucoup marqué. Puis il y a eu le thème musical de *GoldenEye 007*, avec son esthétique proche du rock progressif, ou encore la musique d'ouverture de *Zelda Ocarina of Time* qui doit beaucoup aux *Gymnopédies* d'Erik Satie... Quand j'ai entamé un master de musicologie au Conservatoire, j'ai découvert le concept d'œuvre ouverte, la notion d'écoute réduite ou celle de musique d'ameublement, qui ont fait l'objet de travaux de Boulez, Schaeffer et Satie. J'y ai vu un écho à mon expérience de *gamer* et à la place qu'occupent le son et la musique dans le jeu vidéo. Ça a été mon entrée en ludomusicologie.

Ce terme, qui désigne la musicologie appliquée aux jeux vidéo, recouvre une discipline récente, née en Amérique du Nord : comment a-t-elle été accueillie au Conservatoire de Paris ?

Mieux qu'on ne pourrait l'imaginer ! J'ai envisagé de consacrer mon premier mémoire d'analyse à la musique de *Get Even*, un jeu d'action sorti en 2017. Son intrigue repose sur la confusion entre réel et virtuel, avec une construction sonore et musicale complexe, élaborée par Olivier Derivière. Je pensais que ce type de recherche, encore peu répandu en France, susciterait des réticences. Tout comme la musique de film, la musique de jeu vidéo est parfois perçue comme un genre secondaire ou un objet d'étude peu légitime. Or mon professeur d'analyse musicale, Claude Abromont, s'était beaucoup intéressé à la question et avait même composé de la musique de jeu vidéo dans les années 1980. Le second, Thomas Lacote, spécialiste du répertoire contemporain, m'a conforté dans cette voie. Par la suite, Rémy Campos, dans sa classe d'histoire de la musique, m'a encouragé à adopter une approche historique du sujet. J'ai consacré une étude au statut du

compositeur de musique de jeu vidéo en France à travers le cas de la franchise *Rayman*, développée par Ubisoft. Tout en poursuivant la pratique du saxophone et de l'improvisation, j'ai pris goût à la recherche.

Vous connaissiez l'existence des collections vidéoludiques de la BnF ?

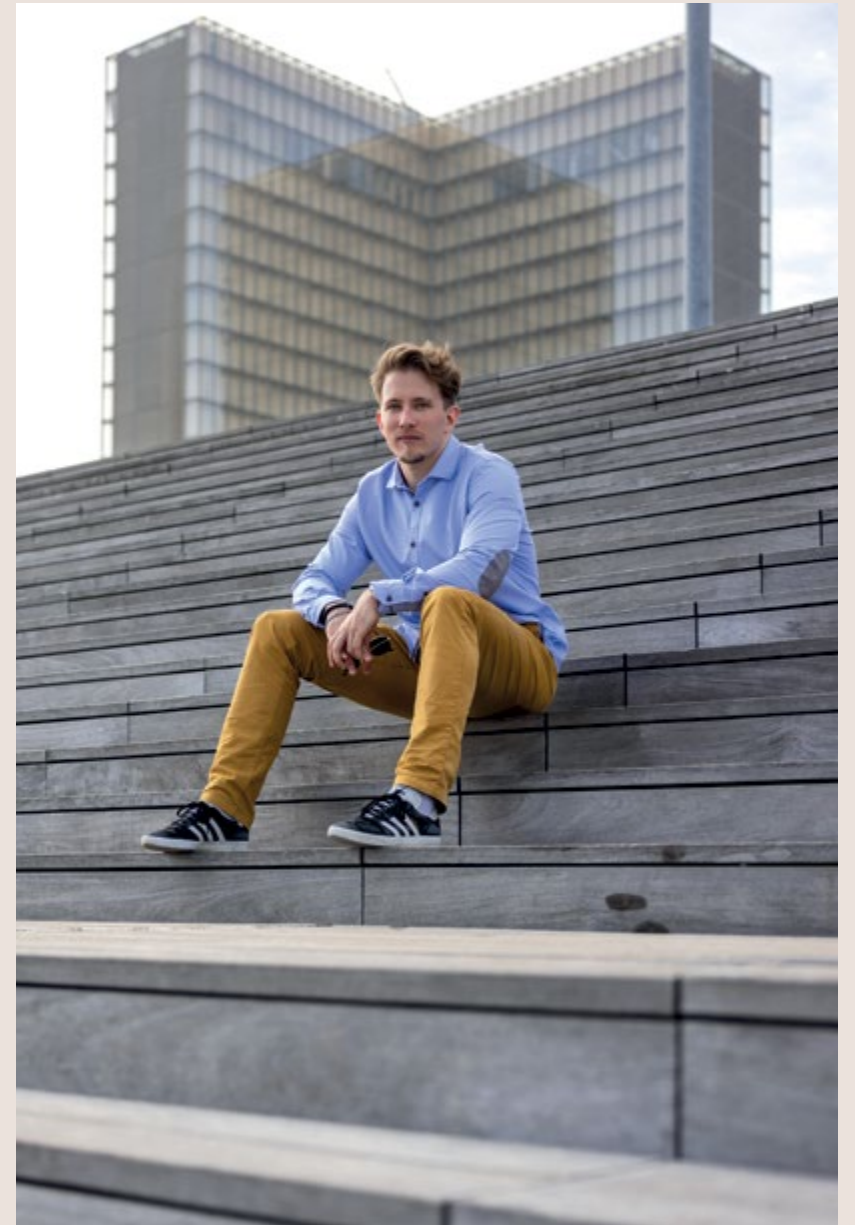
Jusqu'à très récemment, j'ignorais qu'il y avait des consoles et des jeux sur les étagères de la BnF... Pendant la crise sanitaire, Alexis Blanchet et Guillaume Montagnon sont venus présenter leur livre *Une histoire du jeu vidéo en France*, dans le cadre des « Rendez-vous du jeu vidéo ». La séance était retransmise en ligne et c'est comme ça que j'ai découvert cette collection prodigieuse, l'une des plus importantes en Europe. Alexis Blanchet avait été chercheur associé à la BnF dans les années 2000. Je me suis renseigné, j'ai appris que l'on pouvait obtenir le statut de musicien-chercheur

associé et j'ai proposé un projet de recherche sur l'évolution de l'expérience sonore et musicale dans le jeu vidéo.

Comment travaille un ludomusicologue ?

Quand on fait de la recherche en ludomusicologie, il faut pouvoir analyser en détail la construction musicale du jeu, ce qui ne peut pas se faire en direct. Il faut enregistrer des sessions de jeu : c'est aujourd'hui une pratique courante chez les joueurs, qui diffusent parfois ces captations sur des plateformes dédiées. Les constructeurs de console proposent même pour cela des outils intégrés. Ces pratiques ont évolué très vite et peuvent se heurter, pour les chercheurs, à des contraintes d'accès. C'est le cas à la BnF où il n'est pas possible, pour l'heure, d'enregistrer de sessions de jeu. Une fois ces barrières levées, les perspectives de recherche sont extraordinaires. J' imagine par exemple un dispositif permettant d'analyser les parties de plusieurs

William Besserer
sur les marches de la
BnF | François
Mitterrand
Photo Hugues-Marie
Duclos



joueurs pour comprendre le rapport entre l'immersion et la question sonore. L'expérience des joueurs m'intéresse beaucoup, car si l'on restreint l'analyse à la musicologie pure, on passe à côté de beaucoup de choses : le jeu n'existe pas sans le joueur !

Propos recueillis par Mélanie Leroy-Terquem

« LA MUSIQUE DE JEU VIDÉO EST PARFOIS PERÇUE COMME UN GENRE SECONDAIRE OU UN OBJET D'ÉTUDE PEU LÉGITIME »

EN ROUTE POUR LA DEVANTURE

Doctorante à l'École pratique des hautes études, Camille Napolitano étudie les devantures des boutiques parisiennes et l'industrie étalagiste de l'entre-deux-guerres. Au croisement de l'histoire de l'art et de celle des pratiques marchandes, son travail s'appuie notamment sur la presse professionnelle commerciale conservée au département Droit, économie, politique de la BnF, où elle est accueillie en tant que chercheuse associée depuis septembre 2021.

C'est en découvrant la « revue du décor de la rue » *Parade*, grâce aux conseils d'une collègue spécialiste de l'histoire de la mode, que Camille Napolitano a cerné son sujet de thèse, initialement consacré aux boutiques présentées à l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels de Paris en 1925. À travers les pages de cette publication créée en 1927 par l'entrepreneur Victor-Napoléon Siégel, fondateur d'une société spécialisée dans l'installation de vitrines et la fabrication d'éléments de présentation de marchandises, s'ouvrent de nouveaux horizons de recherche : « *En feuilletant Parade, j'ai compris que l'art de la devanture – ou l'étalagisme – implique à la fois des industriels, des architectes et des décorateurs parfois renommés : ce n'est pas seulement une pratique commerciale, c'est aussi une industrie artistique reconnue comme telle.* »

Un radar à vitrines

Une fois son objet d'étude établi, Camille Napolitano choisit de restreindre son corpus aux boutiques parisiennes de l'entre-deux-guerres. La période, qui voit les trottoirs s'agrandir, l'industrie du verre se développer et l'éclairage électrique progresser, est propice à l'évolution de leur aménagement. Portée par la création de plusieurs

entreprises qui conçoivent, commercialisent et installent du matériel dédié à la vente, la devanture offre un espace où s'entremêlent pratiques marchandes et artistiques. En témoigne l'apparition, en 1922, d'une section d'art urbain au Salon d'automne où sont exposées sept devantures. La chercheuse dépouille alors les almanachs du commerce et la presse professionnelle de l'époque, puis se met en quête des portfolios de décorateurs et de publicitaires conservés à la BnF ou au musée des Arts décoratifs de Paris, ainsi que des fonds d'architectes consultables au Centre d'archives d'architecture contemporaine. Ses recherches lui permettent de rassembler des images de devantures complètes (enseigne, vitrine et étalage) correspondant à plus de 800 boutiques, et de développer au passage des réflexes : « *À force de tourner des pages pendant des heures à la recherche de devantures, j'ai*

habitué mon œil à les détecter comme un radar ! »

Magie de l'étalage

Si la cartographie des établissements identifiés par Camille Napolitano révèle une concentration dans les beaux quartiers, autour du faubourg Saint-Honoré, des Grands Boulevards et des arcades de la rue de Rivoli, tous les types de commerce sont concernés. De l'agence de voyage à la bijouterie, en passant par les magasins de vêtements, d'accessoires et d'alimentation – boucherie-charcuterie, fruits et légumes ou encore BOF (pour beurre, œuf, fromage) –, l'art de la devanture magnifie tous les produits, même les plus triviaux. La vitrine devient un lieu d'expérimentations scénographiques, une composition théâtralisée dans laquelle la marchandise est reine. « *Une devanture, c'est un peu comme un spectacle, avec une dimension illusionniste : il arrive que les objets soient suspendus dans le vide ou mis en place sur*



« CE N'EST PAS SEULEMENT UNE PRATIQUE COMMERCIALE, C'EST AUSSI UNE INDUSTRIE ARTISTIQUE RECONNUE COMME TELLE »

des dispositifs mécaniques mobiles », précise la chercheuse. D'ailleurs, certains étalagistes sont aussi magiciens, comme Robert Veno, auteur à la fois de *La Prestidigitation pour tous* et du *Manuel théorique et pratique d'étalagisme*.

Un sujet « boîte de Pandore »

La pratique de la devanture a ses théoriciens, à l'image de l'architecte-décorateur René Herbst, qui publie régulièrement dans *Parade* et donne des

conférences où il explique vouloir faire de la rue un musée accessible à tous. Pour diffuser les principes de l'étalagisme, les publications spécialisées se multiplient dans l'entre-deux-guerres, des formations sont mises en place. Peu à peu, une communauté de professionnels émerge, dont Camille Napolitano cherche à établir les contours en interrogeant notamment les liens qu'ils tissent avec les artistes de l'époque. À la croisée de l'histoire des professions et de celles des

pratiques commerciales et publicitaires, des arts décoratifs ou encore de l'urbanisme, le sujet est pour la chercheuse comme une véritable « boîte de Pandore ». Nul doute que le recensement exhaustif de la presse professionnelle commerciale conservée au département Droit, économie politique de la BnF, auquel elle s'est attelée depuis deux ans et qui compte pour l'heure plus de 600 titres, ouvrira également la voie à d'autres recherches.

Mélanie Leroy-Terquem

Camille Napolitano
devant la librairie
Jousseau, galerie
Vivienne, à Paris
Photo Marie Hamel

La Bibliothèque des illustres

En s'appuyant sur la richesse des fonds de la BnF, la collection « La Bibliothèque des illustres » propose de raconter sous un angle nouveau la vie de celles et ceux qui ont fait l'histoire de France, du Moyen Âge à l'époque contemporaine.

Inaugurée en 2020 avec *Napoléon : la certitude et l'ambition*, « La Bibliothèque des illustres », fruit d'un partenariat entre les éditions Perrin et les éditions de la BnF, renouvelle la tradition biographique. Exploitant la richesse des archives conservées au sein de la Bibliothèque nationale de France, chaque volume dresse le portrait d'une grande figure historique, de Mazarin à Victor Hugo en passant par Marie-Antoinette, Robespierre et Napoléon III. Richement illustré de documents inattendus, parfois inédits, chaque récit met en avant les découvertes les plus récentes de l'historiographie. Étroitement mêlées au texte et commentées, les sources manuscrites et iconographiques entraînent ainsi le lecteur dans l'atelier de l'historien.

Une nouvelle approche du genre biographique

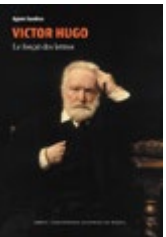
Tout en racontant en détail la vie des femmes et des hommes qui ont fait l'histoire, chaque biographie donne à voir des vues contemporaines des lieux où ils ont vécu, des portraits de leurs proches ou des dessins, gravures et livres leur ayant

appartenu. Ces documents extraits dans leur majorité des collections de la Bibliothèque illustrent leur rapport à l'écriture ou à la lecture et éclairent leurs parcours, à l'image des plans dessinés

pour Marie-Antoinette, des cartes levées pour Mazarin ou des journaux chantant les louanges de Napoléon I^{er}. Des manuscrits inédits ou méconnus, récemment étudiés, sont également révélés, comme un carnet de notes du jeune Hugo, acquis par le département des Manuscrits en 2013 et reproduit pour la première fois dans *Victor Hugo : le forçat des lettres*, le septième opus de la collection paru en octobre 2023.

Rédigés par des universitaires et par des conservateurs de la BnF, au rythme de deux parutions par an, les titres de « La Bibliothèque des illustres » s'adressent tant au grand public qu'aux étudiants. Ils offrent un véritable point d'entrée dans les collections, en proposant pour chaque personnage et pour chaque époque abordée une première approche des sources conservées à la BnF ainsi qu'un commentaire de quelques-unes des œuvres les plus célèbres, qu'il s'agisse de prestigieux manuscrits, d'estampes, de gravures, de dessins, de médailles, de cartes ou de livres rares. ©

Charles-Éloi Vial



Hélène Delalex,
Marie-Antoinette.
La légèreté et la constance
312 p., 145 ill., 25 €

Agnès Sandras,
Victor Hugo.
Le forçat des lettres
240 p., 110 ill., 25 €
BnF Éditions / Perrin

Chroniques de la Bibliothèque nationale de France paraît trois fois par an

Présidente de la Bibliothèque nationale de France
Laurence Engel

Directeur général
Kevin Riffault

Délégué à la communication
Patrick Belaubre

Responsable éditoriale
Sylvie Lisiecki

Comité éditorial
Laurence Basset
Emmanuelle Gondrand
Cécile Hamon
Joël Huthwohl
Olivier Jacquot
Anne Pasquignon
Céline Leclaire
Elsa Rigaux
Bruno Sagna

Rédaction, suivi éditorial
Mélanie Leroy-Terquem

Secrétariat de rédaction
Karine Moreaux

Rédaction, coordination agenda
Sandrine Le Dallic
Karine Moreaux

Conception graphique
Jérôme Le Scanff

Réalisation
Claire Ardent
Laëtitia Giocanti

Iconographie
Nathalie Russo

Production photo
Jérémy Halkin

Ont collaboré à ce numéro :

Benoît Cailmail
Céline Chicha-Castex
Héloïse Conésa
Manon Dardenne
Cécile Geoffroy-Oriente
Émilie Kaftan
Marie Minssieux-Chamonard
Jocelyn Monchamp
Alice Tillier-Chevallier
Vladimir Tybin
Dominique Versavel
Charles-Éloi Vial

Remerciements :
Emmanuel Aziza
David Benoist
Anne-Elisabeth Buxtorf
Benoît Cailmail
Thomas Cazentre
Jérémy Chaponneau
Jean-Marc Chatelain
Philippe Chevallier
Harold Codant
Pauline Darleguy
Valérie Delattre
Guillaume Delaunay
Anaïs Dupuy-Olivier
Annie Ernaux
Guillaume Fau
Marion Filley
Corinne Gibello
Julie Guillaumot
Emmanuelle Hascoët
Joël Huthwohl
Hélène Keller
Étienne Klein
Marie de Laubier
Laurence Le Bras
Claire Lesage
Benjamin Macé
Sandrine Martin
Wajdi Mouawad
Julien Olivier
Gennaro Toscano
Jérôme Villeminez

Impression :
Imprimerie Vincent, Tours

ISSN : 1283-8683

Pour recevoir gratuitement
Chroniques à domicile,
abonnez-vous en écrivant à
chroniques@bnf.fr

Crédits photographiques

Couverture (1^{ère} et 4^e) : Sandrine Martin ; 2 : Guillaume Murat / BnF ; 3 : BnF ; 4-5 : Sandrine Martin ; 7-15 : Marie Hamel / Photo Synthèse / BnF ; 17hg : Kamila K. Stanley ; 17hd : Florian Ruiz ; 17mg : Daesung Lee ; 17md : Laura Pannack ; 17bg : Juliette Agnel ; 17bd : Jean-François Spricigo © ADAGP, Paris 2023 ; 18-19 : Élie Ludwig / BnF ; 21-22 : BnF ; 23hg : Paris, musée Jacquemart-André - Institut de France © Studio Sébert Photographes ; 23bg et d : BnF ; 24g : DR ; 24d-25 : Sandrine Martin ; 26 : Béatrice Lucchese / BnF ; 27 : © 2023 Niki Charitable Art Foundation / ADAGP, Paris, 2023 ; 28h : Natalia Signorini ; 29 : BnF ; 30 : Bibliothèque municipale de Rouen ; 31 : BnF ; 32 : 350.ORG ; 33 : Marc Comte / Collection Armelle & Marc Enguérand ; 34 : Jack Nisberg / Roger-Viollet ; 35 : Marie-Laure de Decker ; 36 : Claude Lê-Anh ; 37 : Claude Garache © ADAGP, Paris 2023 ; 38 : Patrick Siccoli / Sipa Press ; 39 : Grothendieck / photo Elie Ludwig / BnF ; 41 : Claire Ardent / BnF ; 43 : Hugues-Marie Duclos / Photo Synthèse / BnF ; 45 : Marie Hamel / Photo Synthèse / BnF ; 46h : BnF ; 46m et b : BnF Éditions

{BnF

Bibliothèque nationale de France

site Richelieu

Exposition

20 févr. -
16 juin.
2024



MINISTÈRE
DE LA CULTURE
*Liberté
Égalité
Fraternité*

**Galerie Mansart -
Galerie Pigott**
5, rue Vivienne, Paris 2^e
bnf.fr | #BnF

